

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7<sup>ME</sup> ANNÉE, No 360.—SAMEDI, 28 MARS 1891

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



SAINTE GERVAIS ET SAINT PROTAIS CONDUITS AU MARTYRE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 MARS 1891

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le Sault-au-Récollet, par J. P. Vébert.—Voyages de cloches, par Maurice Lefebvre.—Poésie : Mystérieuse étoile, par Rémi Tremblay.—L'expédition de la *Jeannette* dans les mers glaciales, par Dr Eugène Dick.—Propos du docteur.—Poésie : Sonnet, par Louis de Saintes.—Les petites choses de notre histoire, par Pierre-Georges Roy.—La S-maine Sainte à Jérusalem.—Primes du mois de février.—Poésie : Rhumadan (carême des Arabes), par Léon de la Morinerie.—Le chemin de la vie, par Mathias Fillion.—Martyre des saints Gervais et Protas, par J. S. E.—Notes historiques.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).

GRAVURES : Beaux-arts : Saint Gervais et saint Protas conduits au martyre.—La Cène, tableau de Léonard de Vinci.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 4 AVRIL, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

## ENTRE-NOUS.



LUS j'avance dans la vie, plus je deviens féroce, et il y a des moments où je me demande si je n'ai pas dans les veines quelques gouttes du sang du juge Lynch.

Eh bien, oui, je ne désapprouve pas tout à fait l'exécution sommaire des Italiens accusés de l'assassinat de Hennessey, chef de police de la Nouvelle-Orléans.

Ces gens là étaient évidemment coupables, mais des jurés achetés ont réussi à les déclarer innocents, donnant ainsi un soufflet à la justice et une preuve de bassesse de cœur qu'on a peine à s'expliquer.

Et ceci se passe en plein dix-neuvième siècle, au Canada comme aux Etats-Unis.

L'autre jour, à Montréal, nous avons été témoins d'un fait de ce genre, et l'honorable juge Baby, qui présidait la Cour, a flétri en termes énergiques et justes, la conduite des jurés qui ont rendu un verdict de non coupable, alors que la preuve était claire.

Ces jurés sont ou imbéciles ou corrompus, et dans l'un et l'autre cas ils ne sont pas dignes de remplir des fonctions qui exigent de la conscience et de l'intelligence.

M. H. J. Cloran, avocat distingué, de Montréal, vient de publier un travail très bien fait sur le système du jury, et j'en extrais un passage qui me semble tout à fait d'actualité, en ce temps où l'on voit tant de fautes commises par certains jurés.

Est-il juste qu'un seul juré puisse s'opposer à un verdict motivé par la preuve faite ?

« Les jurisconsultes éminents qui ont exprimé leurs vues à ce sujet sont à peu près également divisés sur la question de l'unanimité, tandis qu'il y en a peu qui sont en faveur de la réduction du petit jury. L'unanimité du jury n'est pas requise dans le système adopté en France, en Allemagne et en Italie, ni en aucun autre pays, si ce n'est en Angleterre et dans ses colonies, et aux Etats-Unis. Il a été nommé une commission en Angleterre, en 1830, pour préparer un rapport sur les cours de droit coutumier. La règle qui exige l'unanimité fut discutée par cette commission qui, dans son rapport, déclara qu'il est difficile d'en défendre la justice ou la sagesse. Elle propose que le jury soit tenu ensemble pendant douze heures, et que, à la fin de ce temps, si neuf jurés s'accordent, cela soit considéré comme le verdict. Cette suggestion de la commission a dormi depuis lors et, apparemment, il ne se fait aucun effort pour prendre action d'après elle.

« En exprimant ses vues à ce sujet, Chs. C. Bonney, ex-président de l'association du barreau de l'Illinois, etc., dit : J'ai une conviction arrêtée qu'il devrait être permis aux deux tiers ou aux trois quarts du jury de rendre un verdict dans les causes civiles et criminelles. La majorité des juges, dans les plus hautes cours, par exemple dans les cours suprêmes, peut rendre jugement et il me semble que le même principe devrait autoriser un verdict rendu par la majorité du jury.

« Les défenseurs du verdict par la majorité prétendent en outre que le résultat de ce changement serait de diminuer les crimes, car si neuf pouvaient déclarer une personne coupable quand, à présent, il en faut douze, la connaissance de ce fait aurait pour conséquence de décourager et de réprimer le vice. D'autres soutiennent que le verdict du jury ne devrait pas dépendre de l'opinion ou de l'obstination et de la corruption d'un ou de deux hommes. Avec le système actuel, un homme a trop de pouvoir, et ils font objection à ce qu'un écervelé puisse être cause d'un désaccord ou d'une illégalité dans le procès.

« Selon M. W. Thornton, de l'Indiana, les mauvais effets de la loi qui exige un verdict unanime sont beaucoup plus grands que ceux qui résulteraient d'une loi permettant à la majorité de prononcer un verdict. « Les verdicts en chambre close sont presque toujours, dit-il, le résultat d'un compromis ; ils ne sont rien plus que le verdict de la majorité. Il est contraire à l'expérience humaine que douze hommes puissent s'accorder sur une question discutable qui leur est soumise, et la raison qui exige cet accord quand il s'agit de l'instruction d'une cause, est, d'après mon expérience du monde, enveloppée d'un demi-mystère. Des questions d'une grande importance sont décidées d'après le principe de la majorité. La majorité décrète des lois qui affectent le bien-être de millions de citoyens ; même le vote d'un seul ou de plusieurs centaines de représentants du peuple peut déterminer ce que seront ces lois. Il peut en être de même pour la guerre qui met en jeu la vie et la propriété de millions de personnes.

« En 1876, un seul vote dans le collège électoral détermina l'élection d'un président des Etats-Unis. Pourquoi alors la vie, la liberté et la propriété d'un individu exigeraient-elles une décision plus certaine que celles de millions de personnes. Je ne crois pas que les risques de condamner un innocent soient matériellement augmentés. Toutefois il faudrait l'accord de ne pas moins de neuf jurés pour rendre le verdict. Un verdict de la majorité obvierait beaucoup à la possibilité de trier un jury dans l'intérêt de l'accusé ou de permettre à un juré obstiné d'en arriver à un désaccord. »

\* \* M. Cloran expose longuement les deux

côtés de la question, donne l'opinion de la plupart des juges et conclut à la conservation du système actuel.

Ce qui vient de se passer à la Nouvelle-Orléans et à Montréal n'est pas cependant de nature à nous faire admirer la loi qui exige l'unanimité des jurés.

M. Cloran fait toutefois ressortir un fait très juste et qui a bien lieu d'attirer l'attention des législateurs : le choix anormal que l'on fait des grands et des petits jurés dans la Province de Québec.

« Les fonctions du petit jury, dit-il, sont infiniment plus sérieuses que celles du grand jury. Le premier est souvent appelé à décider de questions sur lesquelles il n'est donné à aucun autre pouvoir dans le pays de se prononcer. Et la loi tend à faire absorber par le grand jury, revêtu d'une responsabilité des plus restreintes, les éléments les plus influents de la société au grand détriment de l'efficacité du petit jury. Voilà qui est évidemment illogique, anormal et contraire à l'administration intelligente et effective de la justice ».

C'est parfaitement vrai.

Ce qui ne l'est pas moins c'est que le système de procès par jurés, tout logique qu'il soit, n'inspire pas une grande admiration à ceux qui ont assisté souvent aux séances des cours d'assises.

M. Cloran cite un fait qui illustre cette triste vérité.

« La question posée à nombre de personnes appartenant à toutes les classes de la société, sur ce qu'elles pensaient de l'institution du jury, a presque invariablement provoqué la même réponse : « Si je n'étais pas coupable du crime dont je serais accusé, je voudrais que mon procès fut fait par la Cour, mais si j'étais coupable, je voudrais au contraire avoir mon procès devant un jury. »

\* \* L'institution est loin d'être mauvaise en elle-même, mais il serait temps d'opérer une réforme dans le choix des jurés, des petits jurés surtout, de ne prendre que des hommes intelligents et moraux, et aussi de les traiter mieux qu'on ne le fait maintenant.

Comme on l'a déjà dit, les jurés sont « nourris comme des criminels et couchés comme des vagabonds, » et quant à l'indemnité qu'on leur accorde, elle est ridicule.

Dans le district des Trois Rivières, on en est arrivé à ne plus les payer du tout.

\* \* Il résulte donc de ces quelques faits que la loi est mauvaise, les jurés sont mal choisis, mal traités et qu'ils rendent parfois de mauvais verdicts.

Que ces mauvais verdicts entraînent le peuple à commettre aussi des actes illégaux, et que l'on en arrive à lyncher des accusés.

Demain on *lynchera* peut-être des jurés, et après-demain des juges ou même des journalistes ! ce qui serait déplorable à tous les points de vue.

\* \* Tout cela est très pessimiste, à coup sûr, mais comment diable ne pas l'être un peu quand on voit ce qui se passe même dans ce que l'on est convenu d'appeler la haute société.

L'aristocratie anglaise menace de devenir la *whiskeycratie*.

Cent cinquante deux pairs du Royaume, l'élite de la nation—paraît-il, bien que je n'en croie rien—sont propriétaires de 1539 cabarets, à Londres.

Le comte de Derby en possède 72.

Le duc de Bedford, 43.

Le duc de Devonshire, 47.

Le comte de Cowder, 39.

Le comte de Rutland, 37.

Le comte de Dudley, 35.

Le duc de Northumberland, 34.

Le duc de Portland, 32.

Et pour nous en tenir là, un évêque anglican, le très révérend Richard Lewis, D. D., évêque de Llandoff est propriétaire de deux débits de whiskey.

C'est renversant !

Je ne demanderai pas qu'on les *lynche*, non, je suis un modéré, mais ne pourrait-on pas forcer ces

gens-là à consommer eux-mêmes une partie du poison qu'ils font vendre aux autres, à la canaille, comme on disait à la cour de Louis XV, ce bandit couronné qui a volé le Canada à la France pour le donner à l'Angleterre.

\* \* En fait de boissons alcooliques, savez-vous ce que le Canada en a consommé pendant l'année dernière ?

Whiskey pur, 5,091,475 gallons, soit plus de un gallon par tête.

Bière 17,196,000 gallons, près de 4 gallons par individu.

Il est vrai que pour se reposer on a fumé plus de dix millions de livres de tabac.

*Lein Ledien*

### SAULT-AU-RECOLLET

Ce charmant village, agréablement situé sur les bords enchanteurs de la rivière Des Prairies, à six milles de la métropole, est sans contredit une des plus anciennes paroisses de l'île de Montréal, car son origine remonte à la fin du 17<sup>me</sup> siècle, quelques années seulement après la fondation de Ville-Marie, par M. de Maisonneuve, aussi son histoire est-elle entièrement liée à celle de cette dernière.

Tous nos historiens s'accordent à dire que le nom "Sault-au-Récollet" fut donné au dernier rapide de la rivière Des Prairies, parce qu'en juillet 1625, le Père Nicolas Viel s'y noya, au retour du pays des Hurons, où il avait séjourné pendant deux années.

Les opinions sont partagées quant aux circonstances qui ont accompagné cette mort. D'aucuns prétendent qu'elle fut purement accidentelle ; d'autres qu'il fut lâchement et malicieusement précipité à l'eau, avec un de ses néophytes, par trois sauvages qui leur servaient de guides. Cette dernière assertion est soutenue par plusieurs écrivains dignes de foi, et en particulier par M. Faillon dont l'autorité en matière historique est universellement reconnue en ce pays.

Dans son histoire de la Colonie française au Canada (vol. I, page 216), nous lisons le compte-rendu de ce malheureux événement comme suit :

"En 1625, le Père Nicolas Viel, Récollet, qui était allé au pays des Hurons avec le Père Joseph Le Caron et le Frère Gabriel Sagard, et y était demeuré tout ce temps, (2 ans), fut invité par des Hurons à descendre avec eux à la traite. Il accepta la proposition dans l'intention d'aller faire, pour lui-même, les exercices spirituels au couvent de N.-D. Des Anges, et prit avec lui un de ses disciples, encore enfant, appelé Ahautsic qu'il avait instruit et baptisé. Le convoi se composait de Hurons, assez honnêtes, parmi lesquels il s'en trouva quelques-uns qui étaient ennemis de la religion, quoiqu'ils feignissent de respecter et d'aimer ce missionnaire. Un gros temps qui survint écarta les canots et ce religieux, se trouvant dans le sien avec trois sauvages scélérats et impies, ils le précipitèrent dans la rivière Des Prairies ainsi que son disciple, en descendant à Montréal, au dernier saut, dont les eaux rapides et profondes les submergèrent en un instant... L'endroit où ce religieux fut noyé est appelé encore aujourd'hui : Le Sault-au-Récollet."

L'infatigable archéologue canadien S. H. le lieutenant-colonel J. Viger, premier maire de Montréal, auquel le Canada doit la conservation ou la découverte de ses principales richesses historiques, donnent les renseignements suivants, dans un tableau biographique, qui suppose de longues et minutieuses recherches : "Nicolas Viel, arrivé en Canada le 28 juin 1623, se rendit aux missions huronnes le 20 août de la même année, et fut tué à son retour, vers la fin de juillet 1625".

Nous trouvons enfin une dernière confirmation de l'assassinat de ce missionnaire dans la *Relation*

*abrégée de quelques missions*, par le Père F. J. Bressany (appendice X, page 309), qui se lit comme suit : "Le Frère Sagard avait été rappelé en Europe, et le Père Viel qui venait en 1623 chercher du secours dans la Colonie, après 2 ans d'absence, avait péri victime de la cruauté et de l'impiété d'un de ses guides. Le nom de Sault-au-Récollet est resté au rapide dans lequel les sauvages le précipitèrent, au nord de l'île de Montréal".

Il demeure donc parfaitement avéré que ce religieux a été victime de la cruauté des sauvages.

Quel a été le mobile de ce crime ? Nul ne le sait et nous ne le saurons probablement jamais ; on peut conjecturer néanmoins que c'est en haine de la foi.

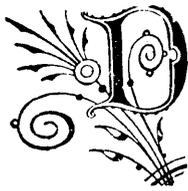
Si l'on considère que les Hurons, évangélisés depuis peu et trop ignorants encore pour pouvoir apprécier la grandeur et les beautés de la véritable religion, avaient vieilli de temps immémorial dans les plus ridicules superstitions et jouissaient d'une liberté illimitée, n'étant retenus par aucune loi ni aucune autorité, on ne sera point surpris que les saints religieux qui venaient leur prêcher l'humiliation et le sacrifice, n'aient maintes fois trouvé la mort dans l'exercice de leur glorieux et sublime apostolat.

Honneur à ces humbles martyrs, à ces vaillants confesseurs, à ces hardis pionniers de la civilisation ! Leur souvenir vivra éternellement parmi nous. Le peuple qu'ils ont évangélisé, après avoir perdu sa langue, ses habitudes et une partie de sa nationalité, est descendu dans la tombe, il est vrai, mais ce n'est qu'après avoir compris et pratiqué les préceptes de cette religion divine qui a renouvelé la face de la terre.

*J. P. Vébert*

Bordeaux, P.Q.

### VOYAGE DE CLOCHES



Dig ! ding ! don !

Les cloches s'en vont à Rome.

Pendant trois jours entiers on ne les entendra plus.

Et nos jeunes imaginations crédules se mettaient à la torture pour deviner par quel

mystérieux chemin elles étaient parties, les trois cloches de la vieille église qui bourdonnent encore à nos oreilles et nous apportent, loin du nid paternel, les souvenirs joyeux ou lugubres de l'enfance.

Nous les voyions jadis, en rêve, se glisser la nuit, comme des échappées de pension, hors des ogives de la grande tour.

Nous les apercevions ensuite calmes, majestueuses, attendant, assises sous le porche monumental, les cloches des églises environnantes et celles des villages voisins.

Elles arrivaient l'une après l'autre ou deux à deux, suivant les paroisses. Il y en avait des jeunes, éblouissantes de fraîcheur, resplendissantes dans leur robe d'airain, dandinant coquettement leur gracieux battant, — telle une marquise du temps jadis sa haute canne de jonc à pomme d'or ciselé. D'autres, au contraire, les vieilles villageoises, toussotant d'une voix fêlée, se traînaient péniblement, appuyées sur leur battant ébréché, et laissant pendre derrière elles leur corde déroulée, aux folles mèches grises.

Quand l'assemblée était au grand complet, toutes alors, cloches des villes et cloches des champs, réunies au pied de la cathédrale, montaient ensemble l'escalier de pierre, escaladaient les portiques, et, parvenues au sommet des tours, s'inclinaient respectueusement devant les trois souveraines, comme font aux cérémonies officielles les ambassadeurs chamarrés devant les rois tenant audience. Après les compliments d'usage, les visiteuses prenaient place et s'asseyaient sur les gar-

gouilles surplombant les abîmes. Soudain, un profond silence régnait sur toute l'assistance.

La doyenne s'était levée : la cloche-mère allait parler !...

\* \*

La lune qui, jusque-là, brillait aux cieux d'une lueur douce, se voilait discrètement pour ne point troubler la cérémonie. Un gros nuage, passant devant elle, plongeait l'auguste compagnie dans une ombre impénétrable ; car ils sont remplis de mystère les conciles des cloches pendant la sainte semaine. Nul mortel n'a pu pénétrer leurs secrets, nul n'a pu entendre les paroles prononcées dans ces séances mystiques.

Ce qu'on sait, ce que nous distinguons, nous enfants, à travers les paupières baissées de nos yeux clos par le sommeil calme et régulier des premiers ans, c'est qu'au bout de quelques instants — la lune éclairant de nouveau le sombre portail — les cloches quittaient leurs sièges improvisés, et formaient la haie sur le passage des trois reines qui donnaient le signal du départ.

Chacune alors, troussant sa corde sans bruit et ceignant ses reins, prenait son vol silencieux à la suite des guides choisis, comme une armée qui s'élance sur les pas de son chef.

Un long bruissement, harmonieux comme un accord de harpes, marquait seul ce départ, et la troupe d'airain s'estompait à l'horizon, distançant déjà les pauvres vieilles clochettes asthmatiques qui se hâtaient à l'environnement pour n'être point abandonnées en route.

Bientôt le ciel était libre, les retardataires elles-mêmes avaient disparu.

Seul, au sommet du haut clocher pointu, perché sur la croix, le vieux coq de cuivre, préposé à la garde du monument, prenait en l'absence des maîtresses du saint logis possession de son empire éphémère. Il tournoyait sur son axe, important et joyeux, répondant par des grincements rogués aux salutations respectueuses et aux psalmodies dolentes du vent son compère.

\* \*

Ah ! les longues heures d'attente anxieuse passées à veiller pour surprendre le retour des cloches !

Comme nous écarquillons nos yeux à la fenêtre de la chambrette !

Par quel chemin rentreraient-elles au bercail ? Les pauvres vieilles invalides auraient-elles eu la force de faire jusqu'au bout le pèlerinage ? Questions importantes qui, pendant trois jours, hantaient nos cerveaux, et que nous ne savions comment résoudre. Le sommeil nous saisissait traitreusement pour nous empêcher de voir et d'entendre, car les cloches qui reviennent de Rome n'aiment pas à être surveillées...

\* \*

Dig ! ding ! don !

Les cloches sont de retour.

C'est dimanche ! Dans la splendeur dorée du matin nouveau, au milieu des airs joyeusement ébranlés par leur carillon triomphal, résonnent les accents sacrés.

Les cloches sont revenues de Rome, et toutes à la fois, de la cathédrale aux églises, de la ville aux villages, comme des commères jacassantes, elles racontent à leurs ouailles leur voyage lointain.

Elles disent le pacte solennel qui lie l'une à l'autre, la Mort et la Vie. Elles chantent l'éternelle résurrection des douleurs et des joies, la gloire des soleils sans nombre qui roulent dans l'espace, irradiant d'une manière infinie et hautaine les pauvres et les riches, les vertus et les vices, indifférents à nos misères comme à nos triomphes, uniquement créés pour célébrer en cantiques de flammes l'harmonie suprême de la nature qui déchaîne les tempêtes, lance la foudre et tord sous les rafales les forêts échevelées, mais qui sait aussi répandre le long des sentiers ombreux l'halie parfumée des aubépines fleuries.

Dig ! ding ! don !

Les cloches sont revenues.

MAURICE LEFEBVRE.



## MYSTÉRIEUSE ÉTOILE

(CHANSON)

Clou scintillant de la céleste voûte  
Étoile d'or aux reflets radi-ux,  
Astre brillant, quand tu poursuis ta route,  
Observes-tu notre Monde ennuyeux ?  
Humble guichet de l'immense Émpyrée,  
Es-tu la vitre où des êtres pensants  
Vont regarder dans la plaine éthérée  
Ce qu'il advient des mortels impuissants ?

Es-tu grande lunette  
Par où des purs esprits  
Couvrent notre planète  
De regards attendris ?  
De la Toute-Puissance  
Es-tu l'œil scrutateur  
Qui regarde en silence  
Le prévaricateur ?  
Ou, poussière féconde,  
Au vaste firmament,  
Es-tu l'orbe d'un Monde  
Qui tourne incessamment !

REFRAIN { Mystérieuse étoile  
Qui dore le ciel bleu,  
Brille pure et sans voile  
Sous le regard de Dieu.

Qu'un Leverrin, décrivant ton orbite,  
Retrace au loin ton lumineux sillon.  
Je veux savoir quel peuple les habite  
Les globes noirs de ton grand tourbillon.  
Sur les instincts d'êtres hypothétiques  
J'aime à rêver avec Flammarion.  
Quel fier géant, aux formes athlétiques,  
Subit chez toi le destin d'Orion ?  
Brillante espagnolette  
Soupirait du ciel bleu,  
Lumineuse lorgnette,  
Regard d'un demi-dieu,  
Fournaise ou joyeux âtre  
Pour les désincarnés,  
Lampe au reflet bleuâtre  
Des cieux illuminés,  
Dans l'Infini du Monde  
Modeste lumignon,  
Poursuis, poursuis ta ronde,  
Regard, flamme ou lorgnon.

REFRAIN { Mystérieuse étoile  
Qui dore le ciel bleu  
Brille pure et sans voile  
Sous le regard de Dieu.

Remi Fénelon

## L'EXPÉDITION DE LA

## JEANNETTE DANS LES MERS GLACIALES

I

## AVANT LA CATASTROPHE



C'est l'Inconnu qui, exerçant sa puissance de fascination, fit partir Christophe Colomb sur de misérables caravelles, à la recherche de ce royaume mystérieux, appelé *Cathay*, parcouru trois siècles auparavant par le Vénitien Marco Polo.

L'INCONNU a toujours exercé une invincible attraction sur l'esprit de l'homme.

C'est lui qui attira les grands voyageurs des six derniers siècles vers ces régions mystérieuses de notre globe, figurées en blanc sur les cartes géographiques, et où néanmoins la vie humaine trouve moyen de se propager.

Un continent nouveau, plus grand que l'ancien, se trouva d'aventure sur la route de l'audacieux navigateur génois...

L'Amérique était découverte !

C'est aussi la soif de l'inconnu qui guida Livingstone à travers les déserts de l'Afrique centrale, et Burke dans les immenses solitudes des plaines australiennes.

N'est ce pas également ce besoin de voir, d'acquiescer, qui poussa l'illustre Cook sous la massue des insulaires d'Hawaï et le malheureux La Pérouse au milieu des récifs de Vanikoro ?

Martyrs de la science, salut !

Victimes de la géographie, puissiez vous, des fenêtres de l'Empyrée, fouiller tous les recoins de notre globe terrestre, armés de télescopes qui le rapprocheront à deux longueurs de votre nez !

Vous avez bien gagné ce plaisir de géographes... en chambre.

\* \*

L'Amérique ne devrait pas, ne pouvait pas rester en arrière dans cette voie de découvertes géographiques et sur cette liste de martyrs de la science.

Aussi, en 1877, un millionnaire newyorkais—James Gordon Bennett—s'éveilla-t-il un beau matin avec une idée philanthropique en tête...

Les journaux s'apitoyaient depuis quelque temps sur le sort du baron Nordenskjöld, emprisonné dans les glaces arctiques et ne donnant plus signe de vie.

Tous les jours, c'étaient des conjectures sans fin à l'endroit du navigateur suédois et des pronostics défavorables touchant son retour possible.

James Gordon Bennett finit par se sentir agacé en face de cette impuissance à savoir ce qui se passait à deux pas de son propre continent, à quelque trente degrés géographiques tout au plus de New-York.

“Puisque ce Suédois n'envoie pas de nouvelles, se dit-il, nous irons en chercher”.

Et la chose se fit aussi simplement, aussi rapidement qu'elle avait été résolue.

Un navire à vapeur, qui avait déjà fait deux voyages dans les mers arctiques, sous le commandement de sir Allen-W. Young, fut acheté du gouvernement anglais.

Il s'appelait *La Pandore*.

Gordon Bennett lui fit subir, à l'arsenal américain de *Mare Island*, en Californie, toutes les réparations jugées nécessaires pour un voyage à travers les formidables banquises des mers polaires.

Puis, le navire ainsi réparé et renforcé par de puissants étrésoillons destinés à protéger sa carène contre l'énorme poussée des champs de glaces en mouvement, on le rebaptisa du nom de *La Jeannette*.

Et, le commandement en ayant été confié au lieutenant de la marine des E.-U., Georges-W. de Long,—qui avait déjà fait un voyage dans la mer de Baffin, sur la *Juanita*,—cette aujourd'hui fameuse *Expédition de la Jeannette* commença.

\* \*

La *Jeannette* avait reçu sa commission du gouvernement le 28 juin 1879.

Elle quitta San-Francisco le 8 juillet et se dirigea vers le détroit de *Behring*, ayant pour conserve la goélette *Fanny Hyde*, chargée de charbon, qui l'accompagna jusqu'à une certaine distance.

Cette terrible odyssée devait aboutir, deux années plus tard, à une catastrophe dont le souvenir est encore chaud dans tous les cœurs américains : la perte de la *Jeannette*, coulée en pleine banquise, le 12 juin 1881, entre le 77<sup>e</sup> et le 78<sup>e</sup> parallèles, et vers le 155<sup>e</sup> degré de longitude est,—c'est à dire au nord de la *Nouvelle-Sibérie* ou Archipel des Iles *Liakhov*.

Mais, avant de raconter le plus succinctement possible cette effroyable dérive de 21 mois sous la poussée capricieuse des courants polaires, finissons en avec l'expédition suédoise, à la recherche de laquelle se lançait la *Jeannette*.

Après avoir fait escale à *Ounalaska*, la plus grande des îles *Aléoutiennes*, d'où le capitaine de Long écrivit sa dernière lettre à sa femme, la

*Jeannette* partit le 6 août pour le détroit de *Behring*, qu'elle franchit sans encombre, se dirigeant à l'Ouest vers la côte sibérienne.

Le 31 octobre, on pénétra dans la baie *Kolioutchinsk*, où l'on apprit que Nordenskjöld avait bien hiverné là, mais que la *Véga* qu'il commandait était partie depuis trois mois.

Le baron Nordenskjöld avait effectivement passé l'hiver à cet endroit ; mais, délivré des glaces le 18 juillet 1879, il passa le 19 à *Serdze Kamen* (où toucha de Long), mouilla le 31 au large de l'île *Saint-Laurent*, au sud de la partie étranglée du détroit de *Behring*, et arriva à *Yokohama* (Japon), le 2 décembre.

On se remit donc en route vers le nord, avec l'intention d'hiverner à l'île *Wrangell*.

Mais on comptait sans la banquise, cet immense champ de glace qui se meut ci et là, dans les mers polaires, pour s'immobiliser à l'époque des grands froids

On la rencontra, cette banquise, dès les premiers jours de septembre, dans le voisinage de l'île *Herald*, découverte par Kellett, en 1849.

Après d'infructueux efforts pour la traverser dans des passes libres, ou la contourner, la *Jeannette* se trouva définitivement emprisonnée au milieu des glaces, moins de deux mois après son départ de San-Francisco.

Dès lors, le malheureux navire devint le jouet des multiples courants qui se contournent en immenses spirales, entre la Nouvelle-Sibérie et les régions polaires.

\* \*

Pendant près de deux années, le navire, encasté dans un épais lit de glace, décrivit sur la mer polaire une série de spirales emmêlées qui le tinrent constamment en vue d'une des îles *Herald*, *Jeannette*, *Bennett* et *Henriette*—ces trois dernières découvertes par l'expédition américaine elle-même

S'il y avait eu des habitants sur ces terres désolées, quelles n'auraient pas été leurs conjectures à la vue de ce vaisseau couvert de glace, errant ainsi avec la banquise éternelle, s'éloignant pour revenir au même point dans un cercle de zigzags immuable,—immobile lui-même au milieu de l'éternelle mobilité.

Eussent-ils jamais vécu sur les continents habités, que ces pauvres diables ne se seraient pas fait faute de penser au navire fantôme de la ballade, bien connu de tous les gaillards-d'avant de l'Europe maritime.

Cependant la vie avait été organisée, sur la *Jeannette*, comme à bord d'un navire de l'Etat, et une discipline rigoureuse, quoique salutaire, tenait en alerte l'équipage d'élite choisi pour cette importante expédition.

Toutes les mesures avaient été prises en vue d'un ou de plusieurs hivernements au milieu des glaces, et hors de tout secours possible.

A part la monotonie d'une station aussi prolongée, en dehors des conditions ordinaires de la vie, tout allait donc bien, et les marins des Etats-Unis, seuls sous l'œil de Dieu dans le désert grandiose de la banquise arctique, supportaient stoïquement, et même avec une bonne humeur étonnante, les ennuis de la captivité.

La santé se maintenait bonne, et, sur trente-trois hommes qui composaient le personnel du navire, c'est à peine si quelques cas d'intoxication saturnine, dus au plomb qui soudait les boîtes de conserves, se produisirent, bientôt soulagés, du reste, grâce aux soins et aux précautions du chirurgien, le Dr Ambler.

Seul un officier, Danenhower, souffrit d'une ophtalmie rebelle, qui le força de garder presque constamment la chambre, dans une obacurité bien ennuyeuse pour ce brave marin.

\* \*

Mais, si l'équipage résistait admirablement aux assauts du climat terrible de la mer polaire, il n'était pas ainsi du navire.

Cette pauvre *Jeannette* !... Malgré les énormes pièces de bois entre-croisées qui supportaient ses flancs à l'intérieur, elle gémissait bien souvent sous les fortes poussées des glaces qui l'enserraient, lorsque quelque tempête au large refoulait sur elle

les icebergs (montagnes de glace) qui hérissaient la plaine congelée.

On ne peut se faire une idée de la puissance de compression exercée par ces resserrements du champ de glace, quand une cause extérieure le comprime,—tempête ou courant.

Aucune force ne saurait résister à cette impulsion lente et continue.

Le phénomène s'annonce au loin par une rumeur, sourde d'abord, mais qui grandit, s'approche, puis enfin éclate avec le bruit du tonnerre, répercuté d'une montagne de glace à l'autre. De sinistres craquements se font entendre, le champ se fendille, se hérisse d'hummocks à l'équilibre instable, qui se retournent pesamment, éventrent la surface solide qui les entoure et, après s'être balancées pour reprendre leur assiette, s'immobilisent enfin,—quittes à recommencer quelques instants plus tard.

L'homme se sent bien petit en face de ces grands spectacles de la nature boréale, et instinctivement sa pensée se reporte à celui qui est l'ordonnateur de ces panoramas étranges et tient dans sa main l'immense kaléidoscope de l'océan polaire.

\* \*

Mais,—quelque soit notre jouissance à évoquer ces paysages virilement estompés de la nature avoisinant le pôle,—nous ne saurions nous attarder à les décrire dans un court article de journal.

Au reste, la *Jeannette* est là, au milieu de ce formidable chaos de glaces et seul refuge à plus de trente existences humaines, qui requiert toute notre attention.

Le printemps a succédé à l'hiver et l'été au printemps, sans délivrer le navire de son épaisse prison de glace.

Il est toujours errant avec la banquise, zigzaguant dans une série de spirales en vue des mêmes îles que l'hiver précédent.

L'automne arrive, puis un autre hiver avec ses rigueurs terribles, ses incertitudes décourageantes.

Le navire, quelque peu incliné sur un de ses flancs, tient toujours bon : mais il fatigue, il gémit. On dirait qu'elle pleure sa fin prochaine, inévitable, la pauvre *Jeannette*.

Enfin, le 19 janvier 1880, en pleine nuit,—car le soleil était disparu sous l'horizon depuis le 16 novembre, pour ne revenir qu'au bout de soixante-onze jours,—une clameur terrible court sur le champ de glace environnant.... Des détonations se succèdent.... Des chutes d'énormes icebergs ébranlent la surface rigide de la plaine sourdement travaillée.... De grands pans de glace se dressent de champ, se renversent avec fracas les uns sur les autres, se rompent, s'émiettent....

Ce sont les icebergs libres, ces lourdes montagnes de glace profondément immergées, qui livrent à la banquise un assaut formidable.

Poussés par un courant sous-marin dont l'impulsion vient d'être éveillée par quelque cause inconnue, ils se ruent sur le champ de glace avec cette force d'inertie qui caractérise les grandes masses en mouvement.

Rien ne résiste à cette poussée aveugle.

Du plus loin que l'œil peut voir, on n'aperçoit que le chaos mouvementé de l'ice-field qui se disloque, se boursouffle, éclate avec des bruits de tonnerre.

La pression autour du navire augmente de plus en plus.

La *Jeannette* est ébranlée de l'étrave à l'étambot ; son pont se bombe prêt, à éclater.... Les étrépillons de la cale s'enfoncent dans les membrures de chêne qui les appuient....

Que va-t-il arriver ?

Est-ce la fin ?... Est-ce le naufrage ?

Pas encore.

Après quelques minutes de cette compression énorme, la détente a lieu.

Le ressort, dont les spirales se touchent, agit à son tour en sens contraire, repousse la force compressive, et les icebergs reculent un peu pour s'immobiliser comme des tours géantes au milieu d'une scène de carnage.

Mais la *Jeannette* a été blessée à mort dans ce combat de géants.

Une voie d'eau s'est déclarée.

Où ? Impossible de le savoir.

Il faudra donc pomper désormais, pomper sans relâche, pomper toujours.

Et, quand les bras seront épuisés, que les forces physiques ne seront plus à la hauteur du courage moral, le mécanicien Melville aura un éclair de génie pour soulager la détresse commune : il imaginera d'ajouter à la pompe à vapeur de la *Jeannette* celle du grand cotre du bord, inutilisée jusqu'alors.

Enfin, cette voie d'eau finira par être épuisée et à peu près aveuglée.

Mais que de fatigues essuyées et que d'humidité en perspective pour le reste de l'hiver !

On le passa pourtant encore sans encombre, cet hiver redouté.

Puis on atteignit le printemps de l'année 1881, qui devait amener une solution que l'on n'entrevoit que trop bien à la position désespérée des hivernants polaires.

\* \*

Dès les premiers jours du mois de juin, on sentait déjà que la banquise "travaillait." Les grands hummocks, ébranlés par de sourdes commotions, se découronnaient de leurs pics ou de leurs clochets, oscillaient largement sur leur base, en étoilant le champ de glace qui les emprisonnait....

Une force extérieure se faisait sentir, que l'on devinait bien, mais qui demeurait invisible.

Et le soleil,—l'astre béni, quoique avaro, de ces hautes latitudes,—dardant ses rayons de plus en plus vivifiants, activait davantage tous les jours ce travail de désagrégation qui faisait frémir la banquise.

Enfin, à l'heure où l'astre du jour éclaire déjà les régions tempérées,—vers quatre heures, le 13 de juin 1881,—le cataclysme, préparé par la nature et attendu par l'équipage, se produisit....

Les icebergs, ébranlés par une poussée incontrôlable, se prirent à osciller et se mirent en marche, des limites extrêmes de l'horizon.

Broyant tout sur leur passage, ils se ruèrent à l'assaut de la banquise, qu'ils éventrèrent, sans que leur marche en parût seulement retardée.

Quelques instants plus tard, autour du vaisseau prisonnier, tout était confusion, rumeurs assourdissantes, pans de glaces se dressant pour retomber avec fracas, icebergs s'ouvrant un chemin à travers toutes ces horreurs comme de gigantesques charrues, clameurs sans nom, chaos indescriptible.

L'équipage, qui avait abandonné le navire dès la veille, en prévision de la catastrophe, assistait à ce spectacle, l'angoisse au cœur et dans l'attente d'un dénouement fatal, désormais inévitable.

En effet, la malheureuse *Jeannette*, saisie dans cette ronde infernale de montagnes de glace, se cabra comme un cheval de guerre blessé à mort, dressa vers le ciel sa proue, soudain dégaïcée, puis, coulant par l'arrière, disparut en quelques secondes dans les profondeurs de la mer polaire.

Et l'équipage américain, seul sur la banquise immense, loin, bien loin de tout secours possible, lorsqu'il eut vu le dernier tableau de cette scène d'une horreur sublime disparaître à ses yeux,—l'équipage américain courba la tête.... pour la première fois, écrasé par la vision anticipée des malheurs qui l'attendait.

Eugène Dick

(La fin au prochain numéro)

Ce sont souvent ceux qui n'ont pas assez de pain qui en donnent le plus volontiers à ceux qui n'en ont pas du tout.—ALPHONSE KARR.

## PROPOS DU DOCTEUR

L'ACIDE CHROMIQUE CONTRE LA TRANSPIRATION.—En Allemagne, la direction de santé du ministère de la guerre vient de recommander l'emploi de l'acide chromique, comme remède peu coûteux, sûr et sans danger, propre à prévenir la transpiration des pieds. On badigeonne la peau des pieds avec une solution chromique à 5 10 0/0, et l'opération n'a pas besoin d'être renouvelée avant deux ou trois semaines. Avant de prendre cet arrêté, l'administration avait essayé ce remède, avec les meilleurs résultats, sur 18,000 sujets.

LA CONTAGION DE LA SCARLATINE.—Un médecin anglais, le docteur Fox, vient de saisir la justice d'un fait de transmission de la scarlatine par les livres loués dans les cabinets de lecture.

Ayant observé trois cas de scarlatine dans une maison et ayant recherché la cause de cette petite épidémie, il fut amené à suspecter un livre loué dans un cabinet de lecture.

Une enquête faite à la librairie a démontré que ce livre avait été loué peu de temps auparavant, par une famille dans laquelle il y avait un cas de scarlatine. Il est donc évident que la circulation des livres loués est dangereuse au point de vue de la transmission des maladies infectieuses, d'autant que le livre conserve facilement les pellicules et les poussières contagieuses, et que justement les convalescents lisent beaucoup.

LES CORS AUX PIEDS.—Le cor est une croissance qui se rapproche du durillon, mais s'en différencie cependant par la présence d'un prolongement central, d'une véritable pointe, qui s'enfoncent plus ou moins dans l'épaisseur des tissus.

Ce noyau central ou, pour parler le langage courant, cette racine est la caractéristique du cor ; c'est elle qui cause, en comprimant le derme, les douleurs si vives dont le cor est le siège.

Il peut y avoir plusieurs racines à un seul cor. Le cor est, comme vous le savez, une maladie des pieds ; elle se cantonne aux orteils, du cinquième surtout, au petit orteil, à la partie moyenne de leur bord externe.

Lorsqu'elle siège entre les orteils, elle prend le nom d'œil de perdrix.

Vos bottines élégantes, mesdames, quand elles sont serrées ou mal ajustées, sont les seules causes de cette production si peu réjouissante. Aussi un bon cordonnier est-il un ami précieux, aussi ne devez-vous pas trop chercher à faire petit pied.

Acceptons sans récriminer les pieds dont la nature nous a gratifiés et ne cherchons pas à corriger les imperfections que nous pouvons découvrir à la forme ou au volume de ces organes.

La douleur est le principal inconvénient des cors ; elle est surtout marquée par les temps humides.

On a beaucoup dépensé d'encre et de salive à ce propos ; beaucoup de moyens curatifs et le nombre des traitements vantés est la meilleure preuve de l'inefficacité de la plupart d'entre eux.

Le meilleur appareil est un anneau de caoutchouc qu'on dispose de façon que la tête du cor corresponde au vide de son centre ; mais cet appareil ne vaut pas encore grand-chose.

Grattez et coupez vos cors, renouvelez l'opération assez souvent, et vous ne souffrirez que très peu : c'est le meilleur moyen de vivre en paix avec votre ennemi.

Si vous voulez obtenir une guérison radicale, trempez dans un peu d'acide acétique faible le bout d'une allumette et frottez-en chaque jour la surface du cor, en ayant bien soin de ne pas dépasser la surface malade. Le cor imbibé tombera au bout de quelques jours.

A côté de ce moyen, il faut signaler l'acide salicylique dissout dans du collodion :

Collodion..... 10 grammes.  
Acide salicylique..... 1

Etendre un peu de cette préparation sur le cor, laisser sécher et prendre un bain de pieds tous les trois jours, puis essayer de détacher du cor tout ce que l'on en peut détacher, et recommencer jusqu'à ce que la guérison soit obtenue ou.... que la patience vienne à vous manquer.



## SONNET

*A mes nièces, au sujet de leur photographie*

Comme au premier réveil de l'aube matinale  
Deux lis blancs se mirant dans le cristal de l'eau,  
J'admire avec orgueil la candeur virginale  
De vos fronts réfléchés dans ce charmant tableau !

Hélas ! dans cette vie où tout tombe et dévale,  
Où l'homme, grain de sable, est roulé par le flot,  
Où la fleur se ternit, où la bise hivernale  
Succède au doux printemps, quel sera votre lot ?

Qui pourrait le prévoir ? la route est incertaine.  
C'est parfois le désert sans fraîcheur ni fontaine,  
Rien qu'un sable emporté par un souffle éternel.

Mais la main dans la main, marchez toujours sans crainte  
Unissant à jamais dans une douce étreinte,  
L'amour de vos parents à l'amour fraternel.

*Louis de Saintes.*

## LES PETITES CHOSSES DE NOTRE HISTOIRE

## LE PREMIER HISTORIEN DE LA NOUVELLE FRANCE

Une année à peine après la fondation de Québec, un avocat de Paris, Marc Lescarbot, publiait une *Histoire de la Nouvelle France*. Lescarbot n'a pas eu de la postérité la justice que lui avait mérité le monument qui l'a élevé à la gloire de la première phase de notre histoire. Garneau semble presque l'ignorer. Ferland lui emprunte des pages entières sans lui en donner crédit.

Marc Lescarbot est un enfant de Vervins, petite ville du département de l'Aisne, France, jadis entourée de défenses et de murailles militaires remplacées aujourd'hui par les murs de briques rouges des manufactures de chaussons.

On ne sait rien de positif sur sa vie. Il doit être né entre les années 1560 et 1570. Son père lui laissa la seigneurie de Saint-Aubert, dans la commune de Preule et Boves, canton de Braine, arrondissement de Soissons.

Il se fit recevoir avocat, car en 1599, il publia une traduction du *Discours de l'origine des Russiens* de Baronijs dans laquelle il se qualifie d'avocat au Parlement.

Lors de la seconde entreprise de M. de Monts dans la Nouvelle France, Poutrincourt fut mis à la tête de l'expédition. Connaissant Lescarbot depuis quelques années, il l'invita à faire le voyage. Lescarbot, qu'une injustice commise à son égard par quelques juges avait découragé du métier d'avocat, accepta l'invitation de Poutrincourt, désireux non tant de voir le pays que de reconnaître la terre oculairement et fuir un monde corrompu.

Après avoir accompli à Orléans le devoir accoutumé à tous Chrétiens de prendre le Viatique spirituel de la divine Communion, Lescarbot se dirigea sur La Rochelle, lieu de l'embarquement. Arrivé en cette ville, le trois avril 1606, il y fit imprimer le lendemain, l'*Adieu de la France*. Ce petit poème, composé à quartier de la compagnie pendant le trajet d'Orléans à La Rochelle, prouve que Lescarbot enfourchait assez bien Pégase. Il encense son protecteur et ami Poutrincourt :

Poutrincourt, c'est donc toy qui as touché mon âme,  
Et lui as inspiré une dévote flamme  
A célébrer ton los, et faire par mes vers  
Qu'à l'avenir ton nom vole par l'Univers :  
Ta valeur, dès long temps en la France connue,  
Cherch' une nation aux hommes inconnue,  
Pour la rendre sujette à l'empire Français,  
Et encore y assoir le trône de nos Rois :  
Mais plutôt (car en toy la Sagesse éternelle  
Amis je ne sçay quoy digne d'une âme belle)  
Le motif qui premier a suscité ton cœur  
A si loin rechercher un immortel honneur,

Est le zèle devot et l'affection grande  
De rendre à l'Eternel une agréable offrande  
Lui vouant, toi, tes biens, ta vie et tes enfants,  
Que tu vas exposer à la merci des vents,  
Et voguant incertain comme à un autre pôle,  
Pour son nom exalter et sa sainte parole.

Le treize mai 1606, le *Jonas*, navire sur lequel il s'était embarqué, prit la haute mer et deux mois et quelques jours plus tard, le vingt-sept juillet, après un traversée des plus orageuses pendant laquelle le navire faillit plusieurs fois être englouti, Lescarbot mit pied à Port Royal.

Lescarbot ne nous dit pas quelle fonction il remplissait à Port-Royal, mais nous pouvons croire qu'il y fut amené comme historiographe de l'expédition. Il trace l'emploi ordinaire de sa journée.

" Je puis dire sans mentir que jamais je n'ay tant travaillé du corps, pour le plaisir que je prenais à dresser et cultiver mes jardins, les fermer contre la gourmandise des pourceaux, y faire des parterres, aligner les allées, bâtir des cabinets, semer froment, seigle, orge, avoine, fèves, pois, herbes de jardin, et les arroser, tant j'avais désir de reconnaître la terre par ma propre expérience. Si bien que les jours d'été m'étaient trop courts, et bien souvent au printemps j'y étais encore à la lune. Quant est du travail de l'esprit, j'en avais honnêtement. Car chacun étant retiré au soir, parmi les caquets, bruits et tintamares, j'étais enclos en mon étude lisant ou écrivant quelque chose. Même je ne serai point honteux de dire qu'ayant été prié par le sieur de Poutrincourt notre chef de donner quelques heures de mon industrie à enseigner chrétiennement notre petit peuple, pour ne vivre en bêtes et pour donner exemple de notre façon de vivre aux sauvages, je l'ai fait en la nécessité, et en étant requis, par chacun dimanche, et quelquefois extraordinairement, presque tout le temps que nous y avons été. Et bien me vint que j'avais porté ma Bible et quelques livres, sans y penser : car autrement une telle charge m'eut fort fatigué, et eut été cause que je m'en serais excusé. Or cela ne fut point sans fruit, plusieurs m'ayant rendu témoignage que jamais ils n'avaient tant ouï parler de Dieu en bonne part, et ne sachant auparavant aucun principe de ce qui est de la doctrine chrétienne, qui est l'état auquel vit la plupart de la Chrétienté. Et s'il y eut de l'édification d'un côté, il y eut aussi de la médisance de l'autre, parce que d'une liberté gallicane je disais volontiers la vérité.

" A propos de quoy il me souvient de ce que dit le prophète Amos : ils ont haï celui qui les arguait à la porte, et ont eu en abomination celui qui parlait en intégrité. Mais enfin nous avons tous été bons amis. Et parmi ces choses Dieu m'a toujours donné bonne et entière santé, toujours le goût généreux, toujours gai et dispos, sinon qu'ayant une fois couché dans le bois, près d'un ruisseau, en temps de neige, j'eus comme une crampe ou sciastique à la cuisse l'espace de quinze jours, sans toutefois manquer d'appétit. Aussi prenais-je plaisir à ce que je faisais désireux de confiner là ma vie, si Dieu bénissait les voyages."

Malheureusement ce désir ne put être exaucé. La société de de Monts ayant été ruinée, l'expédition fut forcée de retourner en France. Elle s'embarqua le trois septembre 1607 et débarqua à Saint-Malo quelques semaines plus tard.

En 1609, il publia son *Histoire de la Nouvelle-France*. Les six éditions et les deux traductions — l'une en anglais, l'autre en allemand — qui en ont été faites, prouvent la valeur de cette ouvrage.

La même année, il publia *La défaite des Sauvages Armouchiquois par le sagamo Membertou et ses alliés sauvages en la Nouvelle-France au mois de juillet 1607*. Membertou, fameux sagamo centenaire avait eu connaissance des voyages de Cartier. Chef de la nation micmaque il voulait qu'on lui fit l'honneur de tirer un coup de canon quand il venait à Port Royal parce qu'on le faisait aux chefs français. En 1606, Panoniac, chef souriquois, ayant été pillé et assassiné par les Armouchiquois, Membertou résolut de le venger. A la tête des Gaspécquois et des Etchemins, ses alliés, il attaqua les Armouchiquois et les défit. Ce sont les prouesses de Membertou et de ses guerriers que chante Lescarbot dans ce poème quelque peu imité de l'*Iliade*

L'année suivante, Lescarbot publia *La Conversion des Sauvages qui ont été baptisés en la Nouvelle-France, cette année 1610*. Le privilège de M. de Monts avait été révoqué parce qu'il ne s'était pas occupé de convertir les sauvages à la foi. Poutrincourt, pour ne pas subir le même sort, emmena avec lui le P. Fléché et baptisa en un seul jour vingt-et-un sauvages. Lescarbot donne les noms des baptisés et leurs extraits de baptême.

*Les muses de la Nouvelle-France*, publiées en 1611, contiennent de nombreuses descriptions qui en rendent la lecture très intéressante.

En 1612, Lescarbot publia la *Relation dernière de ce qui s'est passé au voyage du sieur de Poutrincourt en la Nouvelle-France depuis 20 mois*. Cette petite brochure contient les aventures de Poutrincourt et de très curieux détails sur les non moins curieux baptêmes accomplis par Jessé Fléché, prêtre du diocèse de Langres. Lescarbot raconte aussi le voyage des jésuites qui vinrent remplacer l'abbé Fléché.

Lescarbot suivit en Suisse Pierre de Castille, fils du président Jeannin, et publia à son retour l'année suivante un poème intitulé *Tableau de la Suisse*.

De retour en France il fut nommé par Louis XIII commissaire de la marine.

De 1619 à 1628 on perd complètement les traces de Lescarbot. En 1629 il donne signe de vie en publiant *La chasse aux Anglais dans l'île de Rhé et au siège de la Rochelle et la réduction de cette ville en 1628*.

De cette année Lescarbot rentre dans l'obscurité. On ne sait même pas l'année de sa mort.

*Pierre Georges Roy*

## LA SEMAINE SAINTE A JERUSALEM



ASSER la semaine sainte à Jérusalem, au milieu de cet ensemble de monuments et de ruines qui riment jusqu'à la dernière fibre du cœur ; assister en quelque sorte au drame sanglant du Calvaire, est le rêve de tous les chrétiens. Mais, comme le nombre des mortels privilégiés qui peuvent se procurer ce bonheur, est excessivement limité, un récit succinct de ce qui se passe à Jérusalem pendant la semaine sainte, ne peut manquer d'intéresser et d'édifier.

## DIMANCHE DES RAMEAUX

De grand matin, la population hiérosolymitaine et un nombre infini d'étrangers accourus de toutes les parties du monde, stationnent aux abords du Saint-Sépulcre. A voir ce mélange bruyant de Latins, de Grecs, d'Arméniens et de Musulmans, étendus sur le pavé à l'entrée des chapelles, parlant, criant et se disputant comme sur une place publique, on dirait que les caravanes de diverses nations sont venues se reposer dans ce temple comme dans un camp. Ce qui frappe surtout, c'est la variété infinie des physionomies et des costumes de cette multitude d'hommes et de femmes, dont un grand nombre sont parées comme une vitrine d'orfèvrerie.

A 6 heures, le Patriarche revêtu de ses habits pontificaux et accompagné de son clergé, fait son entrée solennelle dans la Basilique, et s'avance vers le Saint-Sépulcre ruisselant de lumières. Il entre seul dans l'édifice sacré pour y bénir les palmes qu'il distribue de sa main aux prêtres, aux religieux, aux étrangers et aux principaux catholiques de la ville sainte. Ces palmes cueillies dans les champs de Gaza, vertes et fraîches, hautes de cinq à six pieds, ne sont pas travaillées, et ont toute la grâce de l'arbre qui les a portées.

Immédiatement après la bénédiction des Rameaux, la procession fait trois fois le tour du Saint

Sépulcre, pendant qu'un chœur exécute l'antienne *Pueri Hebraeorum*; et les témoins croient entendre les acclamations des enfants de Jérusalem accourus au devant du divin Triomphateur.

Le moment solennel de la Passion est arrivé. Trois religieux Franciscains choisis parmi ceux qui possèdent les meilleures voix, commencent le chant de ce drame lugubre. Les cris du peuple sont exprimés par le chœur accompagné de voix d'enfants et appuyés par l'orgue. L'effet est tel, qu'à chaque reprise l'auditoire tressaille involontairement.

L'office des Latins terminé, a lieu la procession des Grecs, des Arméniens et Cophtes, qui ressemble plutôt aux spectacles des places publiques. Des évêques brillants d'or et d'argent, des officiants revêtus de lourdes chapes où reluisent et les émaux et les gemmes, des filières interminables de prêtres couverts de riches dalmatiques et à demi perdus dans des nuages d'encens, des bannières mêlées à la forêt de palmes et de flambeaux portés par une foule effervescente, passent et repassent, pendant que retentit la mélodie nasillardes des hymnes grecques, et la clameur étourdissante des cymbales froissant leurs disques de cuivre.

## MERCREDI SAINT

A trois heures de l'après-midi, les Ténèbres ouvrent la suite non-interrompue des cérémonies qui font de la Semaine Sainte à Jérusalem une semaine incomparable. Le chant sublime des Psaumes et des Lamentations, qui relisent les douleurs de la Passion, est exécuté par les Franciscains que leur vie austère et leur robe de bure rendent les images vivantes du Christ. Il n'y a pas au monde de poème plus beau que celui des Lamentations. La plainte est amère, la mélancolie profonde, et la malédiction éloquent.

Le chant de cette poésie que l'on a l'occasion d'entendre chaque année, pendant le séjour au collège, laisse une impression qui ne s'efface jamais. Combien, à plus forte raison, est vive cette impression, lorsque ces lamentations sont entendues en face du Tombeau sacré, au milieu des ruines de la Jérusalem nouvelle, mais misérable comme au temps du Prophète ! Le pèlerin croit entendre la voix de Jérémie lui-même gémir à son oreille ; le passé d'Israël, si semblable à son présent, se représente instinctivement à l'esprit et lui apparaît avec tous ses malheurs. Ce chant des Ténèbres se répète les jours suivants, à la même heure ; car Jérusalem ne cesse pendant cette semaine de faire entendre sa voix plaintive.

Pour célébrer l'anniversaire de l'institution eucharistique, la Basilique est parée comme aux plus belles solennités. Un autel d'argent, pompeusement chargé de vases et de chandeliers d'or, est dressé à la porte du saint Tombeau.

Après la messe chantée solennellement, six religieux revêtus de chapes éclatantes d'or et d'argent viennent recevoir, sous un dais magnifique, le Saint-Sacrement porté par le Patriarche ; les fidèles l'accompagnent un flambeau à la main, en répétant le *Pange lingua*. La procession fait trois fois le tour du Saint-Sépulcre, puis le Patriarche entre dans l'intérieur du tombeau pour y déposer l'hostie sainte dans un tabernacle portatif en argent, entouré de cierges et de fleurs. Le corps du Sauveur reste ainsi sur le tombeau jusqu'à l'office du lendemain, et deux religieux viennent alternativement y passer une heure d'adoration ; mais l'accès en est interdit aux laïques. Dans l'après-midi ont lieu le lavement des pieds et le chant des Ténèbres.

C'est le temps de dire ici que le Cénacle est une grande salle vide, blanchie à la chaux et soutenue par deux colonnes. Du Cénacle on communique par une petite porte au tombeau de David, dont les Musulmans gardent soigneusement l'entrée.

Le sépulcre du grand Roi se compose de deux chambres : la première est taillée dans le roc, et l'entrée en est interdite aux Musulmans eux-mêmes. La seconde n'a qu'un cénotaphe couvert d'un tapis vert : aucun chrétien n'en peut franchir le seuil, mais elle est parfaitement visible à travers la large grille qui sert de porte.

## VENDREDI-SAINT

Ce jour-là, Jérusalem est véritablement en deu

De grand matin, l'assistance recueillie et silencieuse monte au Calvaire, dont la chapelle toute ruisellante d'or et de lumières, la veille, n'est plus qu'une grotte sombre où quelques lampes projettent leur clarté douteuse. L'office, présidé par le Patriarche, commence dans le lugubre appareil. C'est saint Jean, celui qui a suivi son Maître jusqu'à la fin, qui vient montrer aujourd'hui ses souffrances et ses ignominies. Finalement, le Juste est condamné et mis en croix.

*Consummatum est !* s'écrie le chantre de la Passion. A ce mot, toute l'assistance tombe à genoux, et le Golgotha semble frémir encore et s'ébranler !

Les oraisons finies, tout se prépare pour l'adoration de la Croix. Le Patriarche découvre l'un après l'autre les bras de la Croix. Lorsqu'il l'a déposée sur un riche coussin, lui-même, dépouillé des insignes de sa dignité, se prosterne trois fois sur la pierre du sanctuaire, et vient poser ses lèvres sur les plaies du Dieu crucifié. Tout le clergé et les fidèles font de même, pendant que le chœur d'une voix basse et plaintive fait entendre le chant si touchant de l'*Improperium* : *Popule meus, quid feci tibi ?* Ainsi sont expiées les dérisions sacrilèges du Golgotha.

A une heure a lieu le chemin de la Croix. Un frère retrace brièvement l'histoire de chaque station, marquée, ici, par des pierres brutes, là par des masures ou des bornes grossières, dont l'aspect indique assez que ce ne sont point les grandeurs de la terre qui ont passé par ce chemin.

Mais la cérémonie la plus populaire et la plus pathétique du Vendredi Saint, est la représentation de la Descente de la Croix et de l'Ensevelissement du Christ. Le concours du peuple est tel, qu'elle se passe rarement sans accidents graves.

Le révérendissime Père Custode, revêtu d'une chape de velours noir brodé d'or, coiffé de la mitre pontificale, et suivi de tous les religieux de Saint Sauveur, munis chacun d'un flambeau, se met en marche pour visiter les divers sanctuaires de la Basilique. Les jeunes Arabes élevés au couvent chantent le *Stabat*, et à chaque station, un diacre prononcé en une des sept langues par un religieux Franciscain, retrace en abrégé les souffrances du Sauveur.

Arrivé au calvaire, le grand crucifix porté en tête de la procession, est posé au pied de l'Autel où le Christ expira, où fut plantée la croix du Sauveur. Un religieux attache une écharpe blanche aux bras du Christ, lui ôte la couronne d'épines, décloue ses mains et ses pieds avec un marteau et une tenaille, puis les bras tombent d'eux-mêmes comme les bras d'un mort ; ensuite on descend le Christ de la même manière que le Sauveur fut descendu quand il eût expiré ! Le spectacle fait frissonner l'assistance, qui croit assister à la scène terrible qui ensanglanta le Golgotha, il y a dix huit siècles, et tous les spectateurs pleurent à chaudes larmes.

De là, la procession se remet en marche pour atteindre la pierre de l'Onction : la couronne et les clous sont portés dans un bassin d'argent par un religieux, et le Christ par quatre autres, de la même manière que l'on porte un mort au tombeau. Tout est préparé pour la sépulture ; la pierre est recouverte d'un linge blanc très fin ; et sur les coins sont les vases de parfums. Alors le corps, enveloppé d'un suaire, y est déposé, la tête appuyée sur un coussin. Le célébrant l'arrose d'essence de rose, et fait brûler des parfums. Après un nouveau sermon fait par le religieux latin qui remplit les fonctions de curé, la procession s'avance vers le saint Tombeau où l'on dépose l'effigie du Christ ; puis un dernier sermon met fin à la lugubre cérémonie.

## SAMEDI-SAINT

Il n'y a pas dans l'histoire du monde, un espace de temps aussi solennel que celui pendant lequel le Fils de Dieu est couché au sépulcre ; l'univers est comme en suspens, et la vérité attend son dernier témoignage. Le Christ soulève la pierre de son tombeau et sort vainqueur de la mort. La terre, qui était dans le deuil, jette au Ciel une hymne d'allégresse, et le joyeux *alleluia* retentit autour du Saint-Sépulcre. L'office du Samedi-

Saint est célébré avec solennité et diffère peu de ce qui se pratique dans nos églises.

## DIMANCHE DE PAQUES

Pâques ! Pâques ! Ce nom vole de bouche en bouche avec le son joyeux des cloches. Les catholiques de Jérusalem, comme ceux de tous les pays du monde, ont revêtu leurs habits de fête, et la gaieté rayonne sur toutes les figures. Comme autrefois Madeleine et les saintes femmes, ils courent dès l'aurore pour vénérer le divin Tombeau d'où est sortie la lumière et la liberté. Ce sépulcre, qu'Isaïe saluait de "Sépulcre glorieux," est tout couvert de flambeaux et de lampes. Une messe solennelle, suivie d'une triomphante procession, à laquelle assistent une multitude de chrétiens, clôt les imposantes et grandioses cérémonies de la Semaine Sainte à Jérusalem.

## PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—O Vanier, 1155, rue St-Laurent ; G. Mireault, 2458, rue Notre-Dame ; Louis Roy, 397, rue Amherst ; A. P. Frigon, 162, rue St-Constant ; Alexis Lacasse, 167, rue Craig ; Charles Gauthier, 577, rue St-Laurent ; Ovide Francoeur, 6, Place du Marché St-Laurent ; Joseph Paquette, 266, rue Logan ; John Gagné, 109, rue Amherst ; Dame E. Beaudoin, 1410, rue Ste-Catherine ; Hector Provost, 185, rue St-Christophe ; J.-L.-E. Lacombe (\$3), 1986, rue Ste-Catherine ; Arthur Clément, 291, rue S.-Dominique ; Avila Chamberland, 271, rue Drolet ; T. L.-court, 42, rue Napoléon ; Joseph Jetté, 299, rue Panet.

Trois-Rivières.—Nicolas Faniel, chef de fonderie à la Compagnie Canadienne de conduites d'eau.

Québec.—Isidore Germain (\$50.00), 260, rue Richelieu ; Joseph Tessier, 61, rue la Reine ; Camille Bédard, 55, rue St-Olivier ; Delle Joséphine Moffotte, 332, rue du Roi ; Charles-N. Emond, 179, rue Prince-Edouard ; Océline Poirras, coin des rues Ste-Marie et Richelieu ; Jonas Gosselin, 160, rue Sauvageau, St-Sauveur ; Pierre Ouellet, 32, rue S.-Georges ; Philias Garneau, 32, rue Ste-Catherine, St-Sauveur ; Charles Gravel, 54, rue St-Ambroise, St-Sauveur ; Delle Eugénie Falardeau, 105, rue du Roi, St-Roch ; Léger Cantin, 15, rue Belleau.

Ste-Cunégonde.—Joseph Couillard, 3312, rue Notre-Dame ; Delle Rose Paquette, 20, rue Fulton ; Eugène Morin, 202, rue Delisle.

Pointe-St-Charles.—Dame J.-B. Picard, 603, rue Centre. St-Henri de Montréal.—F.-X. Dumas, 3698, rue Notre-Dame.

St-Joseph, Beauve.—Narcisse Drouin.

St-Hyacinthe.—Félix Houle, \$2.00.

St-Jérôme.—François Desrosiers.

Ottawa.—L. Lépine, 163, rue St-André.

Sherbrooke.—A.-C. Miquelon ; Gabriel Boutin.

St-Roch de Aulnois.—Dr F.-X. Gosselin.

Sorel.—Dame Charles Denis.

Cornwall, Ont.—Joseph L'Ecuyer.

Lake Linden, Mich.—François Beauchêne.

Grass Valley, Montana.—D. Rivet.

Tshpenning, Mich.—Rév. M. Letellier.

Détroit Mich.—H. Topin, 781, Fort St. East.

Jersey City Heights, N.-J.—Dame A. Franc, 29, Grace St.

Winooscket, R. I.—Joseph Poissard.

Whitney, Mich.—Pascal Perron.

St-Julie Stat on.—E.-G. Palmer, \$50.00. (Prime du mois de janvier, réclamée après la publication de notre dernière liste).

## "JEAN VAUBARON"

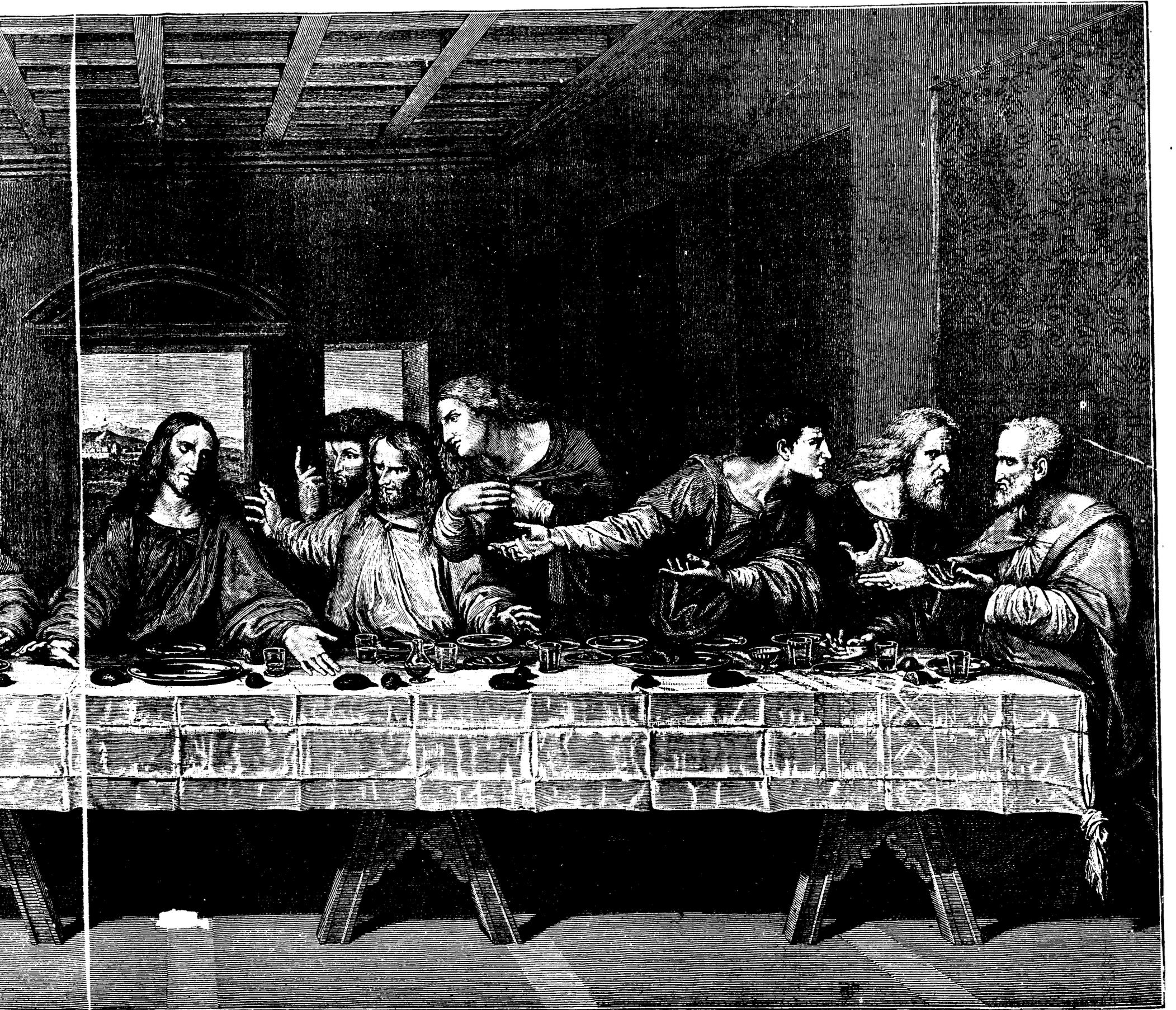
Nous avons le plaisir d'annoncer au public que le magnifique drame intitulé JEAN VAUBARON, sera joué à la Salle Sainte-Brigide, lundi le 6 avril prochain, par les meilleurs amateurs de Montréal, entr'autres : MM. Louis Labelle, J.-B. Adam, A.-V. Brazeau etc., etc.

Rien n'a été épargné pour rendre cette soirée des plus agréables.

Que le public n'oublie pas que ce magnifique drame a été tiré du roman à sensation publié par le *Monde*.



LA CÈNE, D'APRÈS



LA CÈNE, D'APRÈS LÉONARD DE VINCI

## EN RHAMADAN

## CARÈME DES ARABES (1)

Il est très vieux, il a tout près de la centaine ;  
Son être est animé d'un fanatisme ardent,  
Il jeûne chaque jour depuis une semaine,  
Fidèle à Mahomed, fidèle au rhamadan,  
Les conseils de ses fils, gardiens de son grand âge,  
Même l'exemption du sacré marabout,  
Loin de le refroidir l'enflamment davantage !  
Le culte du devoir il l'aura jusqu'au bout.  
Il veut à tous les siens montrer au moins l'exemple....  
On lui cite pourtant d'inoubliables morts,  
Il résiste : en son cœur il a construit un temple  
Où jamais n'est entré le souffle d'un remords.  
Et le remords viendrait ! Non ?.... Quand Allah com-  
Et le Prophète l'a dit, l'homme doit obéir : [mande,  
Dieu saura lui donner la force qui il demande  
Pour suivre le Coran et pour ne point faillir.

.....  
Dans la mosquée où l'ombre apporte le mystère  
Sur les nattes d'alfa le vieillard étendu,  
Longuement, en extase, a prié, solitaire ;  
Puis, pensif, vers la plage, à pas lents, s'est rendu.  
Et lassé du chemin, s'est assis sur la grève....  
Sonore, autour de lui, vibre le bruit des eaux.  
Dans l'attente du soir il se repose.... il rêve,  
Le regard vers la mer aux multiples réseaux.  
Frémissant à ses pieds, la vague monte et croule,  
Le varech mêle à l'air son âpre exhalaison,  
Un sable d'or mouillé miroite et toujours roule,  
Des barques de pêcheurs glissent à l'horizon.  
Le vieil Arabe rêve.... Il a l'âme brisée....  
Il songe à la défaite ancienne, à ses amis....  
Une larme descend sur sa face bronzée :  
Ce sol qui l'a vu naître appartient aux Roumis !....  
Il revoit sa vallée, il revoit la bataille  
Où près de lui son père a trouvé le trépas ;  
Qu'importe si les ans ont abaissé sa taille,  
Sa haine est vigoureuse et ne faiblira pas !....  
Un spectacle soudain chasse sa rêverie ;  
De ses mille rayons de pourpre le soleil  
Enveloppe la mer avec idolâtrie,  
Dans un cadre idéal l'azur et le vermeil  
S'unissent, mariage entre le ciel et l'onde,  
Et, éteinte journalière et sublime baiser,  
Feu d'artifice immense illuminant le monde,  
Dont les jets éclatants semblent tout embraser.  
Cependant l'astre au loin s'enfonce sous les vagues,  
Le juste sur la grève a jeté son burnous....  
Un trouble l'a saisi—fantômes, ombres, vagues  
Passent devant ses yeux—Il se met à genoux  
Et se sentant sans force il embrasse la terre....  
Plus de doute ! la mort va le surprendre là....

.....  
Tandis que du canon (2) gronde la voix austère  
Le vieil Arabe expire en murmurant : "Allah !"



## LE CHEMIN DE LA VIE

Elle pleure, Maria. Elle vient de naître ; ses yeux voilés encore entrevoient le beau ciel perdu. Pauvre enfant, c'est la loi commune, tout le monde entre dans le même sentier. Pleure, Maria !

Elle pleure, Maria. L'eau régénératrice du baptême a coulé sur son front ; les anges voltigent autour de son berceau et lui tendent les bras ; leurs couronnes d'or brillent comme des diamants sous l'éclat du soleil. Pauvre enfant ! tu voudrais t'envoler comme eux, mais tu n'as pas d'ailes. Pleure, Maria !

Elle pleure, Maria. Sa mère a refusé de lui acheter le joli burnous blanc qui s'étale avec tant de fierté à la vitrine du grand magasin. Ses petites compagnes ont un burnous de ce genre ; elle est humiliée. Pauvre enfant ! la vanité est souvent abaissée, les désirs ne sont pas toujours satisfaits dans ce monde. Pleure, Maria !

Elle pleure, Maria. Les murs du couvent lui paraissent bien froids et bien tristes. Elle regrette la verte pelouse, le parfum des fleurs, le beau soleil. Pauvre enfant ! tu dois surtout penser aux baisers de ta mère, ces doux baisers qu'elle te donnait à ton réveil. Pleure, Maria !

(1) N. E. A l'occasion de la sainte quarantaine, on lira avec plaisir ces jolis vers sur le carême musulman. La pièce est extraite de *France-Algérie*, œuvre d'un jeune poète de talent, notre estimé correspondant, M. Léon de la Morinerie.

(2) Durant le rhamadan, un coup de canon annonce chaque jour le lever et le coucher du soleil. C'est seulement quand celui-ci a disparu qu'il est permis à tout croyant de prendre un peu de nourriture.

Elle pleure, Maria. Adieu le couvent et les grands arbres qui longent le mur ; adieu les amies sincères, le vieux banc et les vieux livres. Elle pleure parce qu'elle n'ira plus s'agenouiller dans la petite chapelle, au pied de la statue de Marie qu'elle aime tant. Pauvre enfant ! tu as passé dans ces murs les plus belles années de ta vie, tu y as goûté les joies les plus douces et les plus pures, tu pars. Pleure, Maria !

Elle pleure, Maria. Elle aime d'un amour sincère ; est-elle aimée sincèrement ? Le doute la torture. Pauvre enfant ! si tu te penches un instant sur l'abîme, tu reculeras d'épouvante, car nul le femme n'a regardé sans vertige le gouffre du cœur de l'homme. Les précipices t'effraient, car si tu es un ange tu n'as pas d'ailes. Pleure, Maria !

Elle pleure, Maria. Elle le sait, elle aime trop. Extases du cœur, nuits sans sommeil, larmes secrètes ! Elle comprend que c'est dans cet amour si pur, si parfait, qu'est la souffrance. Pauvre enfant ! il est mal d'aimer avec idolâtrie une créature de Dieu ; cette adoration n'est due qu'à lui seul ; mettre toute son âme sur un seul être, oublier tout pour lui, Dieu le défend, il se venge un jour. Pleure, Maria !

Elle pleure, Maria. Revêtue de sa longue robe nuptiale, une couronne sur la tête, elle embrasse avec effusion sa mère tant aimée. Pauvre enfant ! tu vas à l'église jeune fille, tu redeviendras jeune femme. Cette transition t'effraie. Pleure, Maria !

Elle pleure, Maria. Elle est mère et son enfant est à l'agonie dans son berceau. Le père, misérable, a oublié ses devoirs et passe la nuit au cabaret. Pauvre mère ! Seule, au chevet de ton fils mourant, tu penses à ta jeunesse, aux beaux jours d'autrefois, et tu pleure, Maria !

Elle pleure, Maria. Ses cheveux ont blanchi, son front est couvert de rides, la vieillesse est venue. Le printemps et l'été ont disparu, l'automne touche à sa fin. Fleurs odoriférantes, forêts embaumées, épais feuillages, vertes pelouses, moissons dorées, tout cela n'est qu'un rêve. Le vent souffle dans la montagne et chasse les feuilles des arbres, la bise vient froide, c'est l'hiver aujourd'hui, ce sera la mort demain. Pleure, Maria !

Elle ne pleure plus, Maria. Elle va mourir. Elle a goûté toutes les joies et a trempé les lèvres à la coupe de toutes les amertumes ; elle a chanté au lever du soleil en cueillant des fleurs, elle a gémi lorsque la tempête a soufflé ! La vie est finie, c'est peu de chose. Pauvre femme ! Tes amis et tes parents vont recueillir ton dernier souffle ; le prêtre t'a bénie, tu pars, ne pleure pas.

Pleure-t-elle encore Maria ? Elle est morte. Pardon, mon Dieu, vous seul connaissez les secrets de la tombe, vous seul êtes le maître des destinées. En ces jours de deuil et de tristesse, je pense au calvaire, au Dieu qui a souffert et qui est mort sur la croix. Ceux qui dans leur vie ont aimé, pleuré, souffert, pleureront ils là bas ?

Pleure-t-elle encore, Maria ? C'est le secret de Dieu.

MATHIAS FILION.

## MARTYRE DES SAINTS GERVAIS ET PROTAIS

En ces jours anniversaires de la souffrance divine, en ce saint temps de la passion, avec perspective de triomphe et de résurrection glorieuse, voilà une belle gravure que le MONDE ILLUSTRÉ aura publié bien à point.

Avec quelle richesse d'expression, avec quelle beauté de sentiment il nous les a représentés, le peintre au talent délicat, ces deux frères héroïques qui marchent à la mort, acceptant leur croix, comme le Sauveur, et pour l'amour de sa doctrine. Encore dans la fleur de leur jeunesse, ils ont fait généreusement le sacrifice d'une vie qui leur apparaissait pourtant riche des plus brillantes promesses, à eux si beaux, si nobles et si bons. Et forts de leur croyance, forts jusqu'à la mort, ils s'en vont, le cœur joyeux, verser tout le sang pur qui coule dans leurs veines pour attester leur foi au Divin Crucifié du Golgotha ! La religion vraie engendre seule de pareils dévouements !

Aussi voyez quel air de sérénité dans ces figures

angéliques de la terre, quel hymne d'espérance chante dans ces regards déjà tournés vers la patrie du ciel à laquelle ils marchent à grands pas par les rudes sentiers du martyre. Audevant de leurs âmes saintes l'ange de la récompense descend à tire d'aile des célestes parvis : il apporte pour eux la palme des vainqueurs avec la couronne des élus !

Non moins fidèle est l'expression de bestialité féroce qui se lit sur la figure des bourreaux, vils instruments d'un maître orgueilleux et jaloux.

Il est digne, sans contredit, de l'immortalité humaine, l'artiste dont le pinceau a su retracer avec autant de bonheur un si vivant tableau ! J. S.-E.

## NOTES HISTORIQUES

CORDON BLEU.—A propos de cette expression, si généralement employée, on donne l'origine suivante : Les chevaliers de l'ancien ordre français du Saint-Esprit portait une décoration suspendue à un cordon bleu ; pour cette raison, on les appelait vulgairement cordon bleu. Le Commandeur de Souvé, le comte d'Olonne et quelques autres chevaliers du Saint-Esprit, avaient l'habitude de se réunir pour manger en une sorte de club ; bientôt leur réputation comme gourmets fut connue de tous et tomba dans le public pour désigner un mangeur de bons comestibles. Bientôt on l'employa pour désigner un cuisinier ; c'est sous cette acceptation qu'elle s'est continuée.

LES BIENS DES JÉSUITES au Canada furent confisqués par le gouvernement anglais en 1800, sous le règne du roi Georges III et pendant l'administration du lieutenant-gouverneur sir Robert Shore Milnes. Le bref adressé au shérif de Québec, à cet effet, porte la date du 8 mars 1800, et a été enregistré le même jour sous le No 446. Le shérif, M. James Sheppard, a fait rapport de l'exécution de ce bref le 16 avril 1800. Voici un extrait du bref : "Vu que tous et chacun des biens et propriétés, meubles et immeubles, situés en Canada, qui dernièrement appartenaient au ci-devant ordre des Jésuites, nous sont dévolus depuis l'année de Notre-Seigneur mil sept cent soixante (1760) et nous appartiennent maintenant par la loi, sous et en vertu de la conquête du Canada, sous la dite année de Notre-Seigneur mil sept cent soixante (1760), et sous et en vertu de la cession d'icelui faite par Sa Majesté très chrétienne, dans le traité définitif de paix conclu entre nous, Sa Majesté très chrétienne et Sa Majesté très catholique, à Paris, le dixième jour de février qui était dans l'année de Notre-Seigneur 1763. Et vu que par notre faveur particulière il nous a plu gracieusement de laisser les membres survivants du dit ordre des Jésuites, qui vivaient et régnaient en Canada, dans le temps de la dite conquête et cession d'icelle, occuper certaines parties des dits biens et propriétés, meubles et immeubles, et recevoir et jouir des rentes, revenus et profits de telles parties d'iceux, à et pour leur usage, bénéfice et avantage respectifs, durant le temps de leur vie naturelle. Et vu que tous et chacun des membres survivants du ci-devant ordre des Jésuites, sont décédés ; et vu que le décès des dits frères membres survivants du dit ci-devant ordre des Jésuites, d'après certaines considérations spéciales sur le sujet, il nous a plu par notre autre faveur de permettre au révérend Jean-Joseph Cazot, prêtre, d'occuper diverses parties des dits biens et propriétés, qui étaient ainsi comme susdits occupés par les dits membres survivants du dit ci-devant ordre des Jésuites, et de recevoir et jouir des rentes, revenus et profits d'iceux, à et pour son usage, bénéfice et avantage, durant notre plaisir royal, ce que pour diverses causes et considérations, nous avons jugé à propos de déterminer comme nous le déterminons par les présentes ; et vu qu'en considération des prémisses, nous avons résolu de prendre en notre possession réelle et actuelle, les parties des dits biens et propriétés du dit feu ordre des Jésuites, lesquels sous et en vertu de notre dite possession royale, ont été dernièrement occupés par les dits derniers membres survivants du dit ci-devant ordre des Jésuites et du dit Jean-Joseph Cazot. A ces causes, etc."

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 2 MARS 1891

## FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

## LA FADE GRISE

—Je connais des Kersaint en Bretagne... ce sont des vaillants et des forts... tous soldats ou marins...

—Que veux-tu que je te dise... On a pris tous les renseignements... tous plus que parfaits... Il a des parentés éloignées qui sont excellentes... Lui, orphelin de bonne heure, il a beaucoup voyagé...

—Et maintenant?... que fait-il? De quoi vit-il?

—Je ne sais... des dettes... surtout, car les notes ont plu pendant un certain temps à Lauriac.

—Joli monsieur!...

—Ma sœur, te souviens-tu de ma sœur? une adorable créature, a été obligée de venir se réfugier auprès de nous à Lauriac. Tu comprends ma discrétion. La séparation de Blanche était une très délicate question à traiter entre ma sœur, ma mère et moi... Dans cette circonstance, un sentiment que tu comprendras m'ordonnait de m'abstenir.

—Oui! peut être.

—Ma mère a d'ailleurs été au-devant de toutes les questions, en mettant en avant son autorité de chef de famille. Elle m'a dit que toutes les questions d'intérêt entre ce monsieur et nous étaient tranchées... On s'est engagé à lui payer une très forte pension, à une condition expresse, c'est qu'elle lui serait servie soit à Boston, soit à New York.

—Et il a touché là bas le premier semestre, et il est revenu bord sur bord à Paris... Je vois parfaitement son jeu... Lui aussi, il aime le boulevard...

—Oh! Octave!... tu es dur!...

—C'est que je suis indigné, tonnerre!... quand je vois un beau nom traîné dans la fange par cet... exploitateur!... Je suis poli!... La noblesse, voici comme je la comprends, la noblesse ne comporte plus aucun droit... Elle ne nous donne que des devoirs...

Henri de Lauriac était dompté par le souverain ascendant de son ami...

—Que veux-tu donc que je fasse?... —demanda le marquis en cédant, —tu veux que je laisse cette grossière insulte impunie?...

—Pour l'instant! oui! Je ne veux pas que demain on lise de tous côtés, dans tous les journaux à nouvelles de Paris, de province et de l'étranger... que tu aies raison, ce qui est, que tu aies tort... Non, je ne veux pas que l'on dise que tu t'es battu pour une affaire de jeu!... De cette boue-là, il en reste toujours quelque chose...

—Oh! Octave!...

—Parfaitement!... Dans deux ans, dans trois ans, il se trouvera un monsieur bien informé qui dira, —entendant prononcer ton nom:

—“Ah! oui!... Lauriac!... Il a eu une sale histoire de jeu... avec son beau frère...”

Henri essuya les gouttes de sueur qui coulaient de ses tempes.

—Tu as raison... oui je te comprends, tu es dans le vrai... Mais que veux-tu? Je suis en proie à un accès de rage folle...

—Ce qui fait que tu te mettrais parfaitement dans ton tort... Les Nyams Nyams ont un proverbe très prudhommeque, mais en même temps très exact... “Il ne faut pas s'embarquer pendant la tempête”... Attends ta belle... la patience est la vertu des forts, *patientia victrix*... Quel vieux raseur je fais, hein! Et comme tu dois m'envoyer promener dans ton for intérieur.

—Tu me fais injure!... et je bénis Dieu qui m'a permis de te rencontrer.

—Sois calme, encore une fois... tu trouveras aisément l'occasion que tu cherches... Peut-être cet individu te la fournira-t-il lui-même.

—Ah! c'est de toutes mes forces que je le souhaite!

Octave de Marcennay ne croyait pas si bien dire...

La conversation se poursuivait très haut dans le cabinet voisin, et le beau Gaston continuait à parler baccarat, dames de pique et bénéfices énormes qu'il n'aurait certainement pas manqué de faire, s'il ne s'était obstiné à jouer contre les mains de son beau frère...

—Ne parle pas si haut, —lui répliqua une voix grasse, enrôlée, qu'Henri ne connaissait pas, —toi qui te plains toujours que les autres ont la langue trop bien pendue.

—Laisse-moi donc tranquille, —fit vivement Gaston, —et fais-moi grâce de tes observations. De nous deux qui donc est le maître, de toi ou de moi?...

La voix enrôlée s'adoucit comme par enchantement.

—Ah! c'est toi, pour sûr... seulement, ne m'est-il pas permis de trouver que tu vas un peu vite!... Quand notre sac sera fini...

—Pardon, tu oublies que j'ai gagné quinze mille francs le mois dernier...

—Si tu en es dépensé vingt-cinq mille!...

—J'avais des choses à payer... Et puis, te tairas-tu... Il me restera la ressource de passer en Amérique, en touchant la pension que m'a octroyée mon aimable belle-mère, à condition que je devienne Yankee... Américain...

—Mais tais-toi donc, —murmura encore la voix rauque, —si bas que ces paroles furent devinées par Henri et Octave. Si l'on t'entendait...

—Tu nous ennues, je te l'ai dit; avant de commander le dîner dans le No 42, je me suis assuré que le cabinet voisin n'était pas retenu.

“Et puis, je suis bien libre, je suppose, —reprit encore Gaston... —J'ai bien le droit de dire que quand ma vieille taupe de belle mère aura passé l'arme à gauche, j'aurai droit à la personne et à la fortune de ma chère petite femme, qui n'est pas...”

—Tiens! —avait dit doucement M. de Marcennay, voilà l'occasion. Tu ne l'as pas attendue longtemps.

Henri n'écoutait pas ces dernières paroles.

Il s'était rué contre la porte du cabinet voisin, l'enfonçant d'un coup d'épaule, et avant que Romain, —reconnu depuis longtemps par le lecteur, —eût eu le temps de s'interposer... vlan! vlan! une maîtresse paire de soufflets zébrait les joues pâles du beau Gaston...

Romain, revenu de sa stupeur, avait croché le marquis de Lauriac par la taille, le ceinturant d'après toutes les règles et s'appêtant à le jeter à la renverse, à le tomber au milieu des cristaux et du service de table.

Mais d'un coup sec Octave de Marcennay serait Romain par le cou comme dans un étau et Romain se trouva dans la nécessité de lâcher aussitôt Henri en murmurant:

—Tudieu! quelle poigne!... Voilà un maître coup... Celui-là est un malin!...

Gaston le prenait de très haut:

—Mais j'aime à croire que nous n'allons pas nous assommer mutuellement... Je suis insulté, et M. de Lauriac voudra bien me rendre raison...

—Je pourrais vous répondre, —répliqua le marquis, redevenu immédiatement aussi calme que son ami de Marcennay, —que c'est vous qui, en prononçant grossièrement le nom vénéré de ma mère, m'avez mis dans la nécessité de vous corriger... Mais j'accepte toutes les armes, toutes les conditions qu'il vous plaira de me faire connaître... Mes témoins, M. de Marcennay d'abord, s'entendront avec les vôtres...

—Où cela? —demanda impertinemment le beau Gaston.

—Monsieur, —fit Octave, en tendant une carte sur laquelle on lisait:

LE BARON OCTAVE DE MARCENNAY

Je serai chez moi, à l'Hôtel-Continental, où je

suis descendu, demain, complètement à la disposition de vos amis.

—Parfaitement.

Et Henri et Octave se retirèrent au milieu des garçons qui regardaient curieusement comment cette affaire allait finir.

M. de Marcennay, emmenant son ami, s'empressait de quitter le cercle...

Quand le bruit de leurs pas se fut éteint:

—Ah bien!... en voilà une histoire! —s'écria Romain, —si je m'attendais à une pareille fête... Ah bien non, par exemple!

—Entendu!... tu ne t'attendais à rien!... Tu ne vois jamais que le bout de ton nez.

Je te l'ai dit dix fois...

—Eh bien! Quest-ce que tu vas faire?...

Le beau Gaston regarda son ami d'un air très étonné.

—Comment! ce que je vais faire?... Mais me battre... parbleu.

—Voilà des bêtises... quand on peut régler tout cela en un temps et un mouvement, avec l'épée de S. voyard.

Gaston éclata de rire:

—Alors, pourquoi n'as-tu pas sorti ta susdite épée, quand ce monsieur que je n'ai jamais vu, mais qui me fait l'effet de jouir d'un certain biceps, t'a souqué le cou!... Tu en es devenu violet.

—Je te crois, bon Dieu de sort... quelle rincée!...

—Monsieur de la Glandière, —interrompit Gaston avec emphase, —je ne parviendrai jamais à faire quelque chose de vous... Vous vous obstinez à parler argot!... constamment argot!... Et bien que cela puisse passer à la rigueur aux yeux de nos amis comme une originalité... —cela fait, ou peut faire à un moment donné, le plus déplorable effet.

—Avec ça que tu t'en prives, toi?...

—Moi! c'est différent, je sais admirablement choisir mon heure.

—Ça c'est vrai, tu possèdes le plus épatant des chics... Mais enfin, tout cela ne me dit pas pourquoi tu veux te battre?

—Parce qu'il le faut...

—En voilà une de nécessité!... Vous demande un peu!... Tu vas aller te faire crever la paillasse...

—Encore!...

—Enfin! quoi! empoigner un mauvais coup... et c'est vivement fait!...

—Tu crois ça, toi!...

—Dame, il ne faut qu'un coup de maladresse...

—Romain, —fit le beau Gaston, en baissant la voix, tandis qu'une lueur de haine illuminait ses paupières, —le marquis Henri de Lauriac, mon beau frère, est un homme mort!... Tu verras ça demain matin.

—C'est moi qui serai ton témoin?... s'écria Romain atterré...

Et il ajouta précipitamment:

—Mais je ne connais pas comment ça se joue ces machines-là!... C'est très bête!...

—Sur le terrain, M. de la Glandière fera très bien... Tu seras très décoratif!...

—Mais je ne sais pas...

—Tu n'auras qu'à ne pas dire un mot. C'est simple comme bonjour... Tu salueras, en inclinant la tête d'un coup sec, —tiens! comme cela — Et le beau Gaston, d'un geste bref, inclina sa tête sur sa poitrine. —Tu travailleras ça avec moi, demain matin, et ce soir même, devant une armoire à glace.

—Alors, il ne faut pas parler?...

—Non!

—Même si on m'adresse la parole?...

—Je te permets de dire: —“Parfaitement!” ou encore, —“Il me semble que nous sommes absolument corrects.”

—Ça n'est pas malin...

—Trouve le moyen de répliquer ainsi, avec à propos... et cela fera admirablement bien... Romain secouait la tête, il était fortement ennuyé par ce duel...

—Et puis s'il y a un malheur... si les curieux — pardon, je veux dire les juges — mettent le nez dans mes affaires... c'est moi qui serai propre...

—Tu as toujours peur... je puis exiger que l'on se batte en Belgique...

—C'est ça, ça me va, vive la Belgique, c'est une terre hospitalière.

Et il ajouta avec une grimace immonde :

—Moi, je n'ai jamais travaillé en Belgique.

Gaston se disposait à rentrer dans les salons du cercle, où sa querelle déjà connue était l'objet de tous les commentaires.

On entourait...

Au milieu d'un groupe, Oscar Courtin fournissait des détails très amplifiés sur l'aventure.

—Chose ! Machin !... Vous ne savez que ça... avec son... oui, son beau frère, ça devait finir comme cela... Ils se faisaient des yeux depuis une quinzaine... Ça grésillait !... Ils se tue-  
ront !... Ça va être atroce... Chose, Machin est d'une force extraordinaire... Je l'ai vu tirer à la salle de... vous savez bien...

Au même moment, le beau Gaston perça les rangs épais du groupe, suivi de M. de la Glandière qui s'était fait une tête d'occasion, marchait roide, compassé, ne quittant pas son client d'une semelle...

Gaston posa la main sur l'avant bras du petit Courtin et lui dit très doucement, mais de façon néanmoins à être entendu des membres du cercle :

—Mon cher ami, voulez-vous me permettre de vous demander un très grand service ?...

Le petit Chose, Machin devint cramoisi.

Du coup il retrouva le nom de Gustave et lui répondit en bredouillant très fort :

—Mon cher Ker... Ker... Ker... Ker... Ker... saint, je suis tout à vos ordres...

—Voulez-vous me servir de premier témoin ?

Du coup, le goumeux bondit sur ses ergots, comme un petit coq de combat, et roula autour de lui des yeux fulgurants.

—Oui ! oui, mou cher !... vous pouvez compter sur moi... Mais nous ne pouvons traiter cette question en public...

—Oui, —répliqua Romain, avec un mouvement de tête très accentué, —faut être correct.

Un coup d'œil de Gaston remercia Romain de son a propos. La locution était pour cette fois admirablement placée.

Gaston prit encore avant de quitter le salon de jeu, le petit Courtin à part, en lui disant à mi-voix, toujours de façon à être entendu :

—Mon cher, vous comprenez pourquoi je réclame de vous ce service... Mon excellent ami, M. de la Glandière... que vous connaissez, n'est-ce pas ?...

—Si je le connais !... nous avons chassé ensemble à Chose... Machin...

—Dans ses énormes propriétés situées sur les confins de la Mayenne et de la Vendée...

—C'est cela !... c'est cela même...

—Eh bien, mon cher, notre excellent de la Glandière est courageux comme un lion, qu'il a chassé nombre de fois, comme un tigre dont il a tué quelques douzaines. Mais il ne connaît guère, je le crois du moins, que le duel à l'américaine... c'est pourquoi, bien que vous soyez beaucoup plus jeune que lui, je vous confie la direction du combat.

—Parfaitement !... Vous pouvez compter sur moi à la vie et à la mort... et vous verrez comment je sais me conduire, mon excellent bon... militairement. J'ai déjà servi de témoin à Chose... Machin

—Et vous avez été parfaitement correct, —plaça très justement, pour la seconde fois, l'excellent de la Glandière.

—Tenez ! —fit Gaston, —voilà la carte du premier témoin de mon adversaire...

—Le baron Octave de Marcennay !... lut le petit Courtin.

Et il ajouta :

—Est-ce que c'est le... Chose !... Machin ? Voyant qu'il ne viendrait jamais à bout de prononcer le mot, Gaston le lui fournit en lui disant :

—L'explorateur ?...

—C'est cela ! oui, c'est cela !... Vous avez très bien compris ma question... Est-ce que c'est l'ex... plorateur ?

—Parfaitement, —répliqua Romain en saluant, —et c'est un gars solide... je vous prie de le croire.

Gaston marcha sur le pied de M. de la Glandière, qui ne broncha point, en lui disant :

—Ce satané de la Glandière, toujours des mots de son pays... Le baron de Marcennay n'est

pas un gars... Nous ne sommes ici ni en Anjou ni en Vendée...

—Parfaitement, —fit Romain revenant à l'ordre.

Oscar Courtin se disposait à prendre congé de son client...

Il allait occuper sa soirée à chercher plusieurs paires d'épées, des gants, retenir une voiture, un médecin... tout ce qui constitue en un mot les accessoires du duel...

—Et surtout, —lui dit Romain, en lui secouant la main à tout briser, —soyons corrects...

—Il est très bien, —fit Oscar Courtin, en réapparaissant dans les salons du club, —oui, en vérité, il est très bien ce Chose, Machin... de la Glandière...

—Vous le connaissez ? — demanda l'un des membres. —Je ne l'ai jamais tant vu que depuis quelques mois... Et on ne sait ni d'où il sort, ni d'où il vient...

—Vous ne le connaissez pas, —fit Oscar, en agitant ses bras d'un air ébahi ! —Vous ne connaissez pas... cet excellent... comment donc, M. de la Glandière... Mais il est très connu, mon excellent bon... Une chasse... superbe... en.. Chose, comment donc !... en An... jou ?... j'y suis... Mais j'y ai été, moi !... J'ai chassé chez lui !... Il possède à, attendez donc... un vieux château... très chics les vieux châteaux !

Mon Dieu ! à Paris on est pas bien difficile pour les renseignements, les références. M. de la Glandière avait donc, grâce à Oscar, obtenu ses lettres de grande naturalisation.

Tandis que Gaston entraînait Romain, celui-ci le poursuivait de ses doléances.

—Tu avais dit pourtant qu'il n'y avait personne dans le cabinet à côté... que tu avais pris tes précautions... que...

Gaston se retourna et, d'une voix brusque, pleine d'impatience :

—Mais tais-toi donc, double brute ! Tu ne comprendras donc jamais rien... Tu n'as donc pas vu que je savais parfaitement que mon animal de beau frère se trouvait là !...

—Ah ! bah !...

Et Romain roula de gros yeux ahuris...

—Alors, qu'est-ce que tu lui veux, à ton beau frère ?

—Ce que je lui veux !... mais le tuer... tout simplement... Et tu verras si après-demain matin, au plus tard, je ne le couche pas sur le carreau... Quant à toi, tu me feras le plaisir de te tenir comme tu l'as déjà fait et de m'épargner tes réflexions stupides.

—Parfaitement, —répliqua Romain sans trop savoir ce qu'il disait.

A l'hôtel Stroganof, dès que M. de Lauriac avait pu se trouver seul avec Fédor, il avait raconté à celui-ci la scène qui s'était passée au Boston

Le conte n'avait pu que répéter ce qu'il avait déjà dit à son ami :

—Je suis tout à vous, Henri, usez pleinement de moi.

M. de Lauriac expliqua alors à Fédor comment il avait déjà son ami de Marcennay comme premier témoin, et de quelle façon il se considérait comme obligé d'accepter les conditions de celui qu'il avait frappé au visage.

Et ils prirent rendez-vous pour le lendemain matin, à l'hôtel où M. de Marcennay était descendu.

Une fois seul, Henri regagna le boulevard, à un restaurant duquel il avait donné rendez-vous pour dîner et passer la soirée ensemble.

—Ah ça ! —fit M. de Marcennay, lorsqu'ils furent assis en face l'un de l'autre, —tu te battras demain ou après demain. Tires-tu, au moins ? et sais-tu tenir un pistolet ?

—Oui, oui, n'aie pas d'inquiétude... Je te promets de te faire honneur sur le terrain...

M. de Lauriac prononça ces derniers mots en les appuyant d'un sourire.

—Parbleu ! —répliqua Octave de Marcennay avec un geste d'humeur, —je ne doute pas de ta bravoure ; mais avec la vie que tu mènes, il m'est permis de ne pas être certain de ton adresse...

Et, où je me trompe fort, —j'ai l'habitude de juger les hommes, —et le joli monsieur que nous allons avoir en face de nous, doit être ferré sur tous les genres de sport... C'est fluet, mais nerveux, et

au milieu de ses yeux de fille, j'ai vu luire, tandis qu'il te parlait, un éclair d'une énergie féroce.

—Il me hait ! et la chose est si bien compréhensible... Je suis le seul homme de la famille, et je le gêne. Il est convaincu que s'il ne m'avait pas en face de lui, il aurait aisément raison de ma pauvre Blanche et de notre mère... Deux femmes ne pourraient lutter contre lui... C'est certainement le seul motif, autrement nous n'au-

rons jamais eu d'explications ni de scène...

—Bien, c'est suffisant... En tout cas je voudrais te voir au tir, ce soir, et ensuite faire des armes chez toi...

—Cela ne souffre aucune difficulté.

—Qui t'a mis l'épée à la main ?...

—Vigéant...

—Parfait... N'importe, je veux tirer avec toi, j'ai été assez fort... et en escrime je crois posséder des notions spéciales qui, sur le terrain, peuvent être fort utiles.

Le dîner terminé, les deux amis se rendirent chez Gaston, où le marquis de Lauriac, à commandement, fit de fort jolis cartons, et toutes ses balles furent fort bien groupées.

Aussitôt après ils se transportèrent rue de la Boétie, où le jeune homme occupait, durant ses séjours à Paris, un élégant entresol.

Des épées de combat mouchetées furent décrochées d'une panoplie, et en écartant quelques meubles, on trouva un espace plus que suffisant pour tirer.

—Tu sais, —fit M. de Marcennay, en mettant habit bas, —je tire à fond et j'ai la main dure. Méfie-toi des bleus, car nous n'avons pas de vestes...

Et les deux amis tombèrent en garde.

Henri ne s'était pas vanté, il était réellement très fort... Mais il avait affaire à un adversaire d'une redoutable vigueur, les parades d'Octave étaient réellement brisantes, et elles démontraient à tout instant la ligne de tir de son adversaire.

—Ce n'est pas mal, —fit M. de Marcennay, après la première reprise, —c'est même bien, tu te tiens on ne peut mieux... Il n'y a qu'une chose qui te gêne, c'est la force, je suis beaucoup plus solide que toi. Cet avantage là, ton beau frère ne l'aura pas sur toi... Mais il en est d'autres qu'il faut craindre.

—Que veux-tu que j'aie à redouter sur le terrain ?... Il ne m'assassinerait pas, je suppose... Toi et Stroganof vous saurez bien l'en empêcher.

—Mon Dieu ! sans t'assassiner, il peut te porter des coups inconnus, qui ne sont pas dans les règles... Il y a la botte secrète dont on plaistait tant.

—Tu y crois ? —fit Henri avec un sourire d'in-crédule.

—Très certainement... Dans le temps où je battais, moi aussi, le pavé de Paris, à l'époque du temps perdu, de ma vie gâchée, que je me reproche encore aujourd'hui, bien que j'aie tout fait pour la racheter, j'essayais de tous les sports pour tuer le temps. C'est ainsi que j'ai appris la boxe, la canne, la lutte à main plate... et tous les jolis jeux au moyen desquels on peut casser les os ou les reins à un adversaire. J'avais pris pour professeur un vieux gremlin, maigre, sec, tout à fait en acier, qui avait dû trainer dans tous les bagnes, où il avait appris un tas de trucs canailles, qu'il a bien voulu m'apprendre, car il m'honorait d'une estime toute particulière. —“ Vous irez loin, vous ”, —me répétait-il souvent ; il ne croyait pas si bien dire. Entre autres coups, il m'a détaillé certaines attaques perfides que je voudrais te faire connaître à mon tour, non pas pour t'en servir, bien entendu, mais afin de te mettre à même de les parer.

M. de Marcennay remettait l'épée à la main.

—Là, —dit-il, quand il eut son ami en face de lui, —comprends bien, je te tire dans la figure, sans tirer à fond, mais te menaçant à diverses reprises dans la ligne haute... Tu vois, instinctivement tu relèves la main... Puis, je m'aplatis, et t'allonge un grand coup d'épée dans le bas-ventre... Là... Tu vois que tu n'as pas pu parer... et que si les épées étaient démouchetées, tu étais un homme mort.

—C'est vrai, —fit Henri qui avait reçu un maître coup de bouton.

—Pour parer cette botte, tu n'as qu'une chose à faire, et des plus simples.—En voyant les attaques de tête, tu es prévenu qu'il va t'être porté. Tu tiens donc bien ton adversaire à l'œil, et au moment où il se laisse tomber, tu bondis en arrière, tu pares par une retraite de corps. Mais tu reviens aussitôt dans les armes, et tu le touches là où tu peux, et tu as toutes les chances pour toi, car il a été obligé de se fendre à fond. Là, recommençons.

Les deux amis se remirent encore en garde, et cette fois Henri battait en retraite à l'instant précis et touchait Octave en plein masque...

M. de Marcennay démontra à son ami plusieurs coups du même genre, puis, au moment de se séparer, et en prenant rendez-vous pour le lendemain matin, dès la première heure, Octave, qui pensait à tout, prévint M. de Lauriac.

—Ah ! dans tout duel, il faut un médecin ; ne t'en préoccupe point... J'amènerai mon compagnon de voyage, Valroy, le docteur Charles Valroy... un savant, un vaillant... Le pauvre garçon n'a pas de chance... Il est obligé de renoncer aux grands voyages. Les fièvres se sont emparées de lui, et les pays chauds lui sont désormais interdits. Ah ! tu peux avoir confiance en lui, je n'ai jamais rencontré main plus ferme et cœur plus sûr...

Le beau Gaston, de son côté, faisait tous ses préparatifs.

Dans sa haute sagesse, craignant les maladresses de M. de la Glandière, il avait décidé que ce dernier s'excuserait de ne pouvoir assister au rendez-vous préliminaire et ne se montrerait que sur le terrain.

Ce fut donc Oscar Courtin, seul, qui reçut les deux témoins de M. de Lauriac, dans un appartement assez coquet de la rue Saint Honoré.

Oscar, depuis l'avant-veille, était grandi de cent coudées.

Premier témoin dans un duel qui promettait d'être sérieux, cela manquait à la gloire de l'homme le mieux informé de Paris. Les cafés du boulevard, les salons du cercle avaient retenti des éclats de sa voix criante.

Sous le sceau du plus grand secret, toujours, à tous ses amis intimes,—et ils étaient innombrables,—il racontait de sa voix criante tous les détails précédant la rencontre ; comment M. de Lauriac avait dû attendre vingt quatre heures pour avoir le comte Stroganof pour témoin, comme quoi l'autre témoin était l'explorateur Marcennay, le médecin, le second de celui-ci, le docteur Valroy, le tout entremêlé de " chose, machin," rendant ses explications et ses amplifications très difficiles.

Les préliminaires furent promptement enlevés. M. de Lauriac acceptait toutes les conditions.

M. de Kersaint exigeait que l'on se battit le lendemain matin en Belgique.

Le rendez-vous fut pris à Feignies, dernière station française...

Des ordres avaient été donnés. Deux voitures fermées attendaient à la gare.

Les gendarmes de veille ne furent pas mis en émoi par les épées portées dans des étuis à fusils de chasse...

A une demi lieue de Frémies, sur la route de Mons, se trouve un petit bois touffu, dans la maîtresse allée duquel les voitures s'enfoncèrent.

Au premier rond-point, elles s'arrêtèrent d'un commun accord.

—Quel est le second témoin de votre adversaire, avait demandé le comte Stroganof à Henri de Lauriac ?

—Un inconnu,—avait répondu M. de Marcennay, qui assistait à la scène,—un individu à aspect trivial et grossier. M. Courtin nous a remis sa carte, avec ses excuses de ne point pouvoir se trouver à notre rencontre préliminaire. Il se nomme... de la Glandière.

Fédor avait tressailli...

Ce nom lui rappelait un si triste souvenir.

—Singulière coincidence,—murmura-t-il.

Les témoins et leurs clients mettaient pied à terre.

Les saluts étaient échangés... et le comte Stroganof devenait tout à coup d'une pâleur mortelle.

En face de lui il venait d'apercevoir Romain Courieul, l'homme des Souches, celui qui avait

affirmé connaître l'enfant ravie par Fabrice Dementières, celui qu'il se disposait à chercher dans Paris, dans le monde entier, dût-il y employer toute sa fortune.

Courieul de la Glandière ne bronchait pas, il saluait du coup de tête vertical dont l'ami Gaston lui avait fourni la facture.

Quant à M. de Kersaint, à travers ses paupières plissées, il laissait passer un éclair de triomphe.

La partie se présentait décidément très belle.

Comme il les appelait toutes les deux, l'affaire des Souches et l'affaire Lauriac se mêlaient l'une à l'autre, s'enchevêtraient et allaient bientôt ne plus présenter qu'une seule et même affaire.

Tel est le raisonnement qu'il avait tenu à Romain dès qu'Oscar Courtin leur avait appris le nom du second témoin du marquis de Lauriac.

Mais Romain ne l'écoutait guère, il était effaré à la pensée de se trouver face à face avec Stroganof.

—Il est capable d'aller me dénoncer,—disait-il en faisant une grimace significative.

—Quelle buse ! quelle oie ! quelle dinde !—avait crié Gaston, dès qu'il s'était trouvé seul avec son complice,—mais tu ne comprends donc pas, animal, que le comte Stroganof doit être à l'heure qu'il est à ta recherche !... Tu ne penses donc pas que sa femme a dû finir par lui parler, que lui en a fait autant de son côté, et qu'à l'heure qu'il est, j'en suis certain, il donnerait la forte somme pour te retrouver !...

—Possible ! possible ! Mais s'il me fait pincer aussi, j'aurai ça pour moi.

Enfin, il avait tant morigéné, tant menacé Romain, qu'il avait fait promettre à celui-ci de demeurer impassible, ce que nous l'avons vu faire.

Les présentations terminées, les préparatifs continuaient.

Fédor n'y prenait point part.

Un violent combat se livrait en son âme.

Sans doute c'était pour lui un inespéré bonheur que de retrouver ainsi sous sa main l'homme des Souches. Sans doute il était en train de ne plus perdre sa trace.

Mais il savait que cet homme était un bandit !

Pouvait-il le laisser prendre part à une affaire d'honneur ?

Ah ! tant qu'il n'avait été question que de lui-même, il avait fait bon marché de ses répugnances et de ses révoltes.

N'avait-il pas donné l'hospitalité à ce bandit ?... n'avait-il pas passé avec lui une partie de la nuit dans la même chambre, ne lui avait-il pas offert à souper ?

Certes, en agissant ainsi il avait éprouvé le sentiment que l'on ressent en touchant à un objet ou à un être malpropre... Mais il s'agissait de sa fille... de son enfant !... et il eût enduré bien d'autres promiscuités plus révoltantes encore, pour en arriver à un indice, quelque léger qu'il pût être...

Mais là, il n'était plus seul en cause.

Aussi s'approcha-t-il de M. de Marcennay, et lui dit-il tout bas :

—J'ai une confidence d'une extrême gravité à vous faire, monsieur.

Octave tendit l'oreille.

—Ce combat ne peut avoir lieu.

M. de Marcennay eut un brusque mouvement.

—Et pourquoi cela, par exemple ?...

—Parce que je connais cet homme que l'on vient de nous présenter sous le nom de La Glandière ; c'est un gremlin de la pire espèce, qui n'a point le droit de porter ce nom-là... et qui...

M. de Marcennay eut un sourire.

—C'est un gremlin de la pire espèce, me dites-vous, mon cher comte, et je vous crois puisque vous l'affirmez... mais l'autre ?—il désignait le beau Gaston d'un geste imperceptible, croyez-vous qu'il vaille davantage ?... Tenez, nous allons demander opinion à Valroy, lui qui est un sage, un homme de bronze, un Spartiate, et vous verrez ce qu'il vous dira, je suis certain à l'avance qu'il sera de mon opinion.

Le docteur Charles Valroy qui abrité par le tronc d'un chêne préparait sa trousse, sans accorder grande attention aux préparatifs du combat, était un homme de stature moins élevée que son compagnon Octave de Marcennay avec qui il avait du reste, plusieurs points de ressemblance.

Plus trapu qu'Octave, plus sablé, il portait

comme lui toute la barbe, blonde comme ses cheveux qui se dégarnissaient au sommet et manquaient totalement au commencement du front.

Ce qui frappait tout d'abord, chez Valroy, c'étaient les yeux, grands, profonds, clairs, et qui surprenaient et inquiétaient par la pénétration de leur regard.

—Dites donc, Charles,—fit M. de Marcennay,—voici M. Stroganof qui me prévient que ce M. de la Glandière, qui ne nous a pas été présenté avant cet instant, est, à sa connaissance, un pire gremlin...

Un léger sourire arqua les lèvres de Valroy...

—Ils sont trois, de l'autre côté,—répliqua-t-il à mi-voix, mais de façon à être parfaitement entendu du comte.

—Eh bien ! il y a là deux profondes canailles et un parfait imbécile. Soyez convaincus que le marquis de Lauriac sait parfaitement à quoi s'en tenir et à qui il a affaire.

—Alors votre avis est ?...

—Laissez faire les choses...

Pendant ce secret conciliabule, Oscar Courtin, Romain et le beau Gaston étaient demeurés à l'écart, assez inquiets et ne sachant trop ce que ce retard pouvait vouloir dire.

A suivre

## J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

## Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé ? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie ; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps ? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

### "La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indésignables symptômes ?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance :

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit : "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit : "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catarrhe, &c. ; et est, conséquemment la meilleure

### Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse du tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

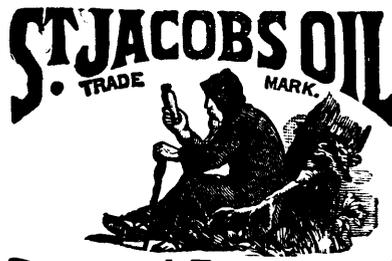
## Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, \$1, six flacons, \$6. Valant \$5 le flacon.

**Avs aux mères.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

Les soldats anglais dans le Soudan étaient approvisionnés d'huile de Saint-Jacob.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qu'affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Lari vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez: Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fla, et tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vend e partout aux États-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.



**ST. JACOBS OIL**  
TRADE MARK.  
**LE GRAND REMÈDE**  
CONTRE LA DOULEUR  
GUÉRIT:  
**RHUMATISME**

**NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.**

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.  
**THE CHARLES A. VOGELER CO.,** Baltimore, Md.  
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

**LA SURDITÉ**

GUÉRI CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rév. D. H. W. Harlow, de Presbyter écrit: "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre" et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 10 centimes.—M. Raymond & Cie., éditeurs, 36, rue des Martyrs, Paris (France).

**Le Musée des Familles,** publication bimensuelle. Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1889): Paris, 14 francs; Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

**GRANDE OUVERTURE DU PRINTEMPS 1891**

**Mardi, Mercredi, Jeudi,**

24, 25 et 26 Mars et les jours suivants

Nos lectrices trouveront chez Madame H. POITRAS un assortiment complet des dernières nouveautés de la saison, en fait de Chapreaux pour Dames, tels que Patrons de Paris et de New-York  
Une visite est sollicitée.

**Mme H. POITRAS,**

1889, rue Notre-Dame

**MUSIQUE NOUVELLE**

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcellou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marioulette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué  
11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,

1898 rue Sainte-Chatherine.

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

**SAVONS MEDICAUX**

DU

**DR V. PERRALUT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.
  - Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
  - Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
  - Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
  - Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
  - Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
- Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). **ALFRED LIMOGES,** Saint-Eustache, P. Q.

**HOTEL JACQUES-CARTIER**

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free.  
Address **MUNN & CO.**  
361 Broadway, New York.

**MAISONS RECOMMANDEES**

**SAINT-JEAN, P. Q.**

**Hôtel du Canada** Louis Forgue  
Maison de première classe,  
162, 164, 166, rue Richelieu

**NEW-YORK**

**Hôtel Lantelme**  
Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

**RIMOUSKI**

**Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro**

**QUEBEC**

**CHAUSSURES**

J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

**Magasin du Louvre, COTE & FAGUY**  
Importateurs de Marchandises d'Etapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

**TROIS-RIVIERES**

**N. E. MORISSETTE,** 148, rue Notre-Dame  
Tapis, Merinos à Soutane, etc

**HOTEL DUFRESNE**

**JOSEPH DUMESNE** Propriétaire

**SOREL**

**HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop**

**MONTREAL**

**RESTAURANT OCCIDENTAL**

121, rue Vitré, Montréal

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

**180 - RUE SAINT - JACQUES - 180**

Edifice de la Banque d'Epargne

**VICTOR ROY**

**L. Z. GAUTHIER**

Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

**ECOLE**

**De dessin et de peinture**

Cours d'après nature et d'après l'antique  
Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

**E. LEFEUNTIN,**

Artiste-peintre,  
No 62, rue St-Jacques, Montréal



**Autour du Monde**

Excursions autour du Globe

"L'EMPERESS OF JAPAN" partira de Liverpool pour Hong Kong vers le 11 avril 1891. A Hong Kong il prendra sa place dans la ligne trans-Pacifique, pour laquelle il a été construit, faisant voile par voie de Yokohama à Vancouver. Le terminus du chemin de fer canadien du Pacifique.

Dans son voyage à Vancouver, il fera escale à Gibraltar, Naples, Port-Saïd, Suez, Colombo, Penang, Singapore, Hong Kong, Shanghai, Nagasaki, Kobe et Yokohama; restant une journée à chacun des ports ci-dessus nommés, et un temps suffisant à Port Saïd pour que les passagers puissent visiter le Caire et les Pyramides.

Pour ce qui a rapport à ce voyage, des billets "Autour du Monde" seront délivrés, y compris le choix de 5 lignes de vapeurs voyageant par l'Atlantique, ainsi qu'en voyage par voie ferrée sur le Pacifique Canadien, allant du Pacifique à l'Atlantique.

Le prix de ces voyages, y compris la nourriture et le coucher, est de \$600. On peut, en s'adressant à n'importe lequel des bureaux du Pacifique Canadien, se procurer un itinéraire et toutes informations quand aux arrêts, etc.

"L'Empress of China" partira de Liverpool vers le 15 mai, prenant la même route, mais omettant le voyage au Caire.

Les personnes intéressées à l'excursion ci-dessus, et qui désirent avoir d'autres informations, pourront se procurer des pamphlets qui les renseigneront complètement, en s'adressant au No 266 rue Saint-Jacques, à la gare de la rue Windsor et à la gare Dalhousie, ou en écrivant à

**D. MCNICHOLL,**

Agent Gén. des Pass.

**WM F. EGG,**

Agent des passagers du District, Montréal

**D. MCNICHOLL,**  
Agent général des passagers.

**Colonne Carsley**

ON DEMANDE

quatre Vendeurs pour Etoffes à Robes et six Jeunes Filles de grande taille comme assistantes pour notre salle d'exposition de Manteaux et costumes. S'adresser avant 10 h. a.m. ou après 5 hrs p.m. à M. STUART, gérant.

**S. CARSLY.**

Rue Notre-Dame

**PRENEZ LE PREMIER TRAIN**

Toutes les dames demeurant dans un rayon de 200 milles de Montréal devraient prendre le premier train et venir directement chez S. Carsley. Elles seraient largement récompensées de leur voyage en voyant toutes les nouvelles étoffes à robes, indiennes, garniture, soirées. Mais le but spécial de leur voyage devrait être de choisir un nouveau gilet de printemps, dolman ou autres genres de manteaux, maintenant que les marchandises viennent d'arriver de Berlin, de Paris et de Londres.

**S. CARSLY.**

Rue Notre-Dame

**NOUVEAUX MANTEAUX EXTRAORDINAIRES**

Notre première grande cargaison de Manteaux et Gilets du printemps a été reçue hier soir. Plusieurs cargaisons ont été reçues durant le mois de février et au commencement de mars, mais celle-ci est notre première grande livraison.

**S. CARSLY.**

**PRETS — PRETS — PRETS — PRETS**  
Des milliers de nouveaux gilets, dolmans, ulsters et autres manteaux fashionables sont maintenant marqués et prêts à être vendus.

**S. CARSLY.**

Rue Notre-Dame

**DEPARTEMENT DES VETEMENTS FAITS PAR TAILLEURS**

Costumes jupes pour petits garçons

Six différents patrons de ces costumes pour petits garçons de 2, 3 et 4 ans.

**COSTUMES, PANTALONS COURTS**

Cinquante patrons différents de costumes, pantalons courts, en tweeds anglais, écossais et canadiens.

**COSTUMES, 3 MORCEAUX, POUR PETITS GARÇONS**

Patrons les plus nouveaux et à tous les prix.

**HABILLEMENTS EN TWEED POUR JEUNES GENS**

Pantalons longs; patrons les plus beaux; fini le plus parfait; aussi bons que ceux faits sur commande; à moitié prix.

**S. CARSLY.**

**COSTUMES DE DEUIL**

Costumes de deuil pour enfants.  
Costumes de deuil pour petits garçons.  
Costumes de deuil pour jeunes gens.

Le plus grand assortiment de Hardes faites au Canada pour enfants, garçons et jeunes gens.

**S. CARSLY.**

Rue Notre-Dame

**FIL DE CLAPPERTON**

SI VOUS VOULEZ

- Un fil qui ne s'effile pas,
- Qui coudra avec douceur,
- Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
- Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

**FIL DE CLAPPERTON**

**S. CARSLY**

1788, 1789, 1790, 1791, 1792, 1793, 1794, 1795, 1796, 1797, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1804, 1805, 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, 1814, 1815, 1816, 1817, 1818, 1819, 1820, 1821, 1822, 1823, 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, 1845, 1846, 1847, 1848, 1849, 1850, 1851, 1852, 1853, 1854, 1855, 1856, 1857, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, 1870, 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1882, 1883, 1884, 1885, 1886, 1887, 1888, 1889, 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899, 1900

# PIANOS I PIANOS I

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Nendelsohn Pianos & Co. de Toron
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

### AVIS SPECIAL

Deux pianos de la fabrique Newcombe & Co., et un de Heintzman & Co., ayant eu quel que peu d'usage, mais qui sont cependant en parfait ordre, sont offerts à des prix particulièrement bas en considération des montants d'argent que nous avons reçus pour ces pianos seront vendus avec une garantie de cinq ans.  
 Harmonium-Orgues et Harmonium de Salon de plusieurs fabriques connues  
 Accord et réparation de Pianos, d'Orgues d'Eglise et d'Harmoniums.

## BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE

Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule

Haute-Ville Québec.

## LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.  
 Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre.  
 Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

### A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et  
 Dorchester, Téléphone 108  
 Bassin Wellington, en face des  
 Bureaux du Grand-Tronc  
 Téléphone 140

### J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 77, rue St-Jacques, Montréal

Téléphone Bell : 2545

Spécialité : Résidences privées

## La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000  
 Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

## CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,  
 Chimiste-pharmacien,  
 197 rue St-Laurent

# AU LOUVRE

## Ouverture du Commerce du Printemps

Le public est respectueusement invité à venir visiter LE LOUVRE et son installation du PRINTEMPS

Les Dames seront surtout intéressées à voir l'EXPOSITION des MODES et de MANTEAUX importés

Ces deux départements contiennent ce qu'il y a de plus recherche à Paris, Londres et New-York

LES MESSIEURS TROUVERONT TRES COMPLET LE DEPARTEMENT DES TAILLEURS

Toute commande recevra la plus grande attention.

Mademoiselle COX a la charge du Département des Modes, Mademoiselle ALLARD la confection des Robes et Manteaux, et M. JOSEPH LAFOND la direction du Département des Tailleurs.

GRANDE OUVERTURE,

# LUNDI, LE 23 MARS,

— CHEZ —

## N. TOUSIGNANT,

295, rue Saint-Laurent, coin de la rue Mignonne.

## LOTION PERSIENNE



TRADE-MARK

Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rougeurs, le masque et autres taches de la peau,

La LOTION PERSIENNE est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable REMÈDE pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est brunie par le soleil, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIÉTAIRE,  
 1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.



DIXIEME TIRAGE MENSUEL, LE 8 AVRIL 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740  
 GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

## HOTEL ST-LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,  
 64, rue St-Gabriel, Montréal

## Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*Ed. J. Walmsley*

*J. A. Early*

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk  
 Pierre Lanoux, Prés. State National Bk  
 A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
 Carl Kohn, Prés. Union National Bk

### Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 14 AVRIL 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,
100 PRIX DE 300 sont.....	30,00
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5  
 Dixièmes \$2 ; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50  
 Prix spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,  
 NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est assemblée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

**Nouvelles Marchandises !  
Nouvelles Marchandises !**

DEPARTEMENT  
D'HABILLEMENTS POUR GARÇONS !

Ce département est maintenant au complet.

Ayant reçu notre importation du printemps, nous offrons l'assortiment le plus complet, toujours au plus bas prix.

Tous nos habillements sont achetés directement des meilleurs fabricants.

Grande variété dans les lignes suivantes.

**HABILLEMENTS MATELOT**  
en serge bleu-marin

Habillements en tweed Halifax  
Habillements en tweed de fantaisie.  
Un choix immense de patrons.  
Habillements en serge  
Habillements en velours.

dans tous les prix.

**PARDESSUS DE PRINTEMPS**

Nous avons les lignes ci haut mentionnées dans toutes les grandeurs pour les âges, depuis 5 ans à 12 ans.

**CASQUES ET CASQUETTES**

en tweed et en drap pour filles et garçons.

**JOHN MURPHY & CIE**

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58



**Etablie en 1870**

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine Colle forte. Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

**Henri Jonas & Cie**  
10, rue de Bresoles  
Montréal

**LE GRAND TRONC**

**POUR LES FETES DE PAQUES**

Des billets d'aller et retour de première classe seront émis à partir du 26, 27 et 28 MARS, bons pour revenir jusqu'au 31 MARS, entre toutes les stations sur le parcours de cette ligne, au prix d'un BILLET de 1re CLASSE, PLUS UN TIERS.

**Professeurs et Elèves**

Sur présentation d'un certificat signé de leur Principal, les professeurs et élèves pourront se procurer des billets au prix ci-dessus, pour le Canada seulement, du 13 au 27 MARS inclusivement, et BONS jusqu'au 20 AVRIL.

Pour plus amples informations, s'adresser à l'agent de la gare Bonaventure ou au bureau, 143, rue St-Jacques, Montréal.

L. J. SEARGEANT,

WM. EDGAR,

Directeur Général,

Agent général des passagers.

**GRANDE REOUVERTURE DE  
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS**

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabot

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastra pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

**DUPUIS LANOIX & CIE**

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabot

34558



**LE  
Johnston's Fluid Beef**

Est une préparation inestimable pour tous ceux qui ont besoin d'une nourriture forte et saine.

**GUERISON PROMPTE  
DES  
RHUMES ET DES BRONCHITES  
PAR LE  
SIROP DE TÉRÉBENTHINE.**

N. B.—Demandez-le toujours comme suit : *Sirup de Terébinthine du Docteur Lavolette.*

En vente chez tous les pharmaciens.

**50 cts le Flacon.**

**90 DAYS TRIAL  
DRY'S VOLTIC BELT**

**FOR MEN ONLY.**

And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial

TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. THE BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address

**VOLTIC BELT CO., Marshall, Mich.**

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr ; Union postale, un an : 20 fr ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 18, rue Soufflot, Paris (France)

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE**

**"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,982 37  
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTRÉAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,

Agent du département français.

J. H. ROUTE & Cie.,

Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

**HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES  
DE  
GEO TUCKER**

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES. SIROP BOTANIQUE DE Y  
GEO TUCKER NA PAS. ARRAPAHOO GEO TUCKER EST  
D'EGALE POUR LES. GARANT DE GUERIR LA  
DOULEURS DES REINS. L'AMIE DES DAMES. TOUX ET LA  
DE BAUME DES MONTAGNES VERTES. COQUELUCHE  
DE GEO TUCKER, POUR  
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNU.

**\$5,000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES SEUL CHEZ**

**MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BOMBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.**

**N'oubliez pas de DEMANDER LES PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE**

**DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER.**

**LYMAN, FILS & CIE 429, RUE GRAIG PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL. EN FACE DU CHAMP DE MARS**

**Restaurateur de Robson.**



Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décrépitude précoce ? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

**L. ROBITAILLE, Propriétaire.**  
Joliette, P. Q., Canada.



**CHESTER'S CURE !**

Pour la Toux  
L'Asthme Bronchites Thumes  
Enrouements Catharre  
Etc., etc

**LE GRAND REMÈDE CANADIEN**  
Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien, Expédié aussi franco par la poste sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER**  
461 — rue LaSalle, Montréal — 46  
Prix : grande boîte..... \$1.00  
petite..... 5

**BAUME NASAL**

NE FAILLIT  
JAMAIS GUÉRIT  
RHUME DE CERVEAU ET  
CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

**SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.**

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats filandreux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (50cts. ou \$1.00) en adressant

**FULFORD & CO., Brockville, Ont.**

**CATARRHE**

**PISO'S CURE FOR  
Le Meilleur Remède pour la toux  
En vente dans toutes les Pharmacies.  
CONSUMPTION**